219
v.1
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/charlesmandel01wald

CHARLES MANDEL.

Livres de fonds.

GEORGE SAND.

La Comtesse de Rudolstadt . . . . . 5 vol. in-8.
Consuelo . . . . . 8 vol. in-8.
Horace . . . . . 3 vol. in-8.
Jeanne . . . . . 3 vol. in-8.
Le Prolétaire, publié par GEORGE SAND (*Sous presse*) . . . . 3 vol. in-8.

BALZAC.

Splendeurs et Misères des Courtisanes . . . . . 3 vol. in-8.
Honorine . . . . . 2 vol. in-8.
Un début dans la Vie . . . . . 2 vol. in-8.
David Séchard . . . . . 2 vol. in-8.

Mme MÉLANIE WALDOR.

La Coupe de Corail . . . . . 2 vol. in-8.
André le Vendéen . . . . . 2 vol. in-8.
Le Château de Ramsberg . . . . . 2 vol. in-8.
Charles Mandel . . . . . 2 vol. in-8.

Mme LA COMTESSE DASH.

Un Mari . . . . . 2 vol. in-8.
Les Châteaux en Afrique . . . . . 2 vol. in-8.
L'Histoire d'un Ours . . . . . 2 vol. in-8.
Un Procès criminel . . . . . 2 vol. in-8.
Arabelle . . . . . 2 vol. in-8.

S. HENRY BERTHOUD.

La Bague Antique.
- *Première série.* — **Courtisane et Sainte.** 2 vol. in-8.
- *Deuxième série.* — **Gabriel Rusconnetz.** 2 vol. in-8.
- *Troisième série.* — **Berthe Frémicourt.** 2 vol. in-8.
- *Quatrième série.* — **L'Enfant sans Mère.** 2 vol. in-8.

Le Fils du Rabbin . . . . . 2 vol. in-8.
Marianne de Selvignies . . . . . 2 vol. in-8.
Daniel . . . . . 2 vol. in-8.
La Fille du Brigand . . . . . 2 vol. in-8.
La Palette d'or . . . . . 2 vol. in-8.
Nicolas Champion . . . . . 2 vol. in-8.
Mathieu le Zéphyr (*Sous presse*) . . . . . 2 vol. in-8.
Stierna (*Sous presse*) . . . . . 2 vol. in-8.

TOUCHARD LAFOSSE.

Chroniques de l'OEil de Bœuf . . . . . 8 vol. in-8.
Hélène de Poitiers . . . . . 2 vol. in-8.
Le Rémouleur ou la Jeunesse dorée . . . . . 2 vol. in-8.
Les trois Aristocraties . . . . . 2 vol. in-8.
L'Homme sans Nom . . . . . 2 vol. in-8.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

MÉLANIE WALDOR.

CHARLES MANDEL

I

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1846

CHARLES MANDEL

CHAPITRE PREMIER.

Enfance de Charles Mandel.

La révolution avait entièrement ruiné une des familles les plus honorables de Nantes. Le père, capitaine dans l'armée de la république, était mort à la frontière en défendant sa patrie. La mère, jeune femme souvent

souffrante, mais pieuse et courageuse, était restée sans ressources avec trois enfans, une fille et deux garçons.

L'aîné des garçons, Jules, avait treize ans; il était grand, maigre, pâle et triste; il vivait isolé de tous les enfans du voisinage, parlait peu et lisait beaucoup.

La misère allait toujours croissant; car la santé de cette pauvre mère, unique soutien de sa famille, s'altérait chaque jour davantage; une de ses sœurs offrit de prendre avec elle sa petite nièce, jolie enfant de huit ans, sœur jumelle du plus jeune des fils. Cette séparation fut douloureuse, mais elle était nécessaire.

Madame Mandel resta seule avec ses deux fils. Le petit Charles, enfant de huit ans, se dévoua à sa mère, à son frère qui, plus âgé

que lui, ne voulait ni demander ni se plaindre, car il était fier et l'amour des arts fermentait dans son âme avec toute la poésie qui s'attache au malheur.

Charles était petit et frêle, comme le sont presque tous les jumeaux, mais il avait une grande énergie; il accompagnait sa mère lorsqu'elle allait à la rivière, faible et malade, laver le linge de la famille; il l'aidait, il partageait ses fatigues autant que ses forces le lui permettaient.

Rentré chez lui, il se mettait dans un coin, et là, il passait des heures entières à façonner avec un petit couteau, soit un coquetier, soit une salière; le bois et le travail étaient grossiers, mais quelques voisins, admirant son adresse et sa persévérance, achetèrent ces objets.

L'enfant redoubla de zèle et de patience.

Il se levait avant le jour et travaillait avec une telle assiduité, que sa mère, souvent inquiète de sa santé, lui cachait une partie de ses privations, pour qu'il ne se livrât pas à un travail aussi continu.

Il vendait tout ce qu'il faisait, mais à un si bas prix, qu'il fallait beaucoup de courage pour ne pas se rebuter. Il finit enfin par se procurer un vieux tour, et bientôt des étuis, des coquetiers, des porte-huiliers sortirent de ses mains ; il les vendit encore, et cette fois, le salaire fut proportionné aux progrès du pauvre enfant. Le bénéfice était encore trop faible pour subvenir aux besoins de la famille, mais il l'aidait à vivre ; et lorsqu'on n'a rien, la moindre somme semble une fortune.

L'enfant ne s'en tint pas là; intelligent autant que laborieux, il se rendit utile à ses

voisins : tantôt il faisait une commission, tantôt il portait un fardeau ou se chargeait d'aller vendre les marchandises qu'on lui confiait; on le vit ployer sous des charges de mottes et de bois; aucun travail, aucun métier ne le rebutait; il se faisait tour-à-tour commissionnaire et marchand ambulant. Pour recueillir un peu d'argent, rien ne pouvait l'humilier : il travaillait pour sa mère.

A douze ans, il avait gagné la confiance de plusieurs négocians, et acquis assez d'argent pour placer son frère externe dans une pension où il recevait une éducation conforme à sa naissance et aux dispositions qu'il annonçait. Charles avait entrepris un petit commerce d'épiceries qui prospérait, et le récompensait de toutes ses peines. Il avait acheté à un capitaine de vaisseau marchand, quelques livres de thé, de café et de sucre, et il

allait les vendre de maison en maison ; son âge, sa piété filiale, tout en lui intéressait ; il s'était fait promptement ce qu'on appelle des pratiques, et les bonnes femmes du quartier disaient en le voyant passer : La main de Dieu est sur cet enfant.

Cependant le pauvre Charles touchait au moment d'éprouver le plus grand chagrin qu'un enfant puisse ressentir : sa mère se mourait et il passait presque tout son temps près d'elle, essayant avec une raison et un courage bien au-dessus de ses jeunes années, de la distraire des souffrances qui l'accablaient.

— Cher enfant, lui disait cette bonne mère, tu as rendu les derniers temps de ma vie bien moins amers qu'ils ne menaçaient de l'être. Grâces à toi, je suis sans inquiétude pour le sort de ton frère : l'instruction est une for-

tune, il pourra se placer : j'ai des parens dans la magistrature, ils sont à Paris, tu leur écriras, mon fils, ou tu feras ce voyage. Ton frère ne sais pas demander, il n'obtiendra rien si tu ne l'aides encore. Te voilà presque un homme; mon enfant; tu viens d'avoir quinze ans. Je puis mourir à présent, tu sauras toujours gagner ta vie avec honneur; je m'en irai de ce monde en te bénissant, tu ne m'as jamais causé un moment de chagrin, et tu m'as donné les seules consolations que je puisse recevoir.

Dieu te récompensera de ta piété filiale, et quelque part que tu ailles, je serai avec toi par la pensée. De ton côté, mon fils, tu n'oublieras jamais que je te vois, et que je lis au fond de ton cœur. Je ne suis séparée de toi que pour un temps, et la moindre action blâmable que tu viendrais à commet-

tre, quand bien même elle serait ignorée de tout le monde, ne pourrait l'être ni de Dieu, ni de moi. Marche donc toujours dans la bonne voie! Je te recommande ta sœur, ma pauvre petite Henriette qui a grandi loin de moi, mais qui a du moins échappé à toutes les douleurs de la misère.....

Charles baisa les mains de sa mère et, à genoux aux pieds du grand fauteuil sur lequel elle était venue respirer l'air à la fenêtre, il lui promit de ne jamais abandonner ni sa sœur ni son frère.

Quelques jours après, madame Mandel rendit le dernier soupir entre les bras de ses trois enfans, et son regard le plus tendre fut pour Charles, pour ce fils si dévoué et si intimement initié à tout ce qu'elle avait souffert. Charles puisa une grande force dans ce dernier regard; il jura de nouveau, en pres-

sant contre ses lèvres les mains de sa mère expirante, de rester bon et vertueux et d'être l'appui de son frère et de sa sœur en toute occasion.

Lorsque les premiers jours de douleur furent passés, Henriette retourna chez sa tante qui était devenue presque aveugle, et qui, pour comble de malheur, avait perdu la moitié de sa petite fortune. Charles déclara qu'il voulait s'embarquer, mais il promit à sa sœur de ne pas quitter la France avant deux mois. La pauvre Henriette ne pouvait penser à ce départ sans verser des larmes, elle aimait tendrement son frère, et elle était habituée à une vie si retirée, que la pensée des dangers qu'on avait à courir en traversant les mers, avait frappé de terreur sa jeune imagination.

Charles se rendit à Paris, ainsi qu'il l'avait promis à sa mère. Un mois après ce

voyage, son frère avait obtenu des dispenses d'âge et avait été nommé juge de paix dans une petite ville, située aux environs de Nantes. Cette place valait mille francs; c'était une fortune! La pauvre mère était morte lorsqu'un peu de bien-être semblait vouloir se glisser dans sa vie.

Charles, pressé par son frère de venir demeurer avec lui, le remercia de cette offre obligeante. Ton petit revenu, lui dit-il, te suffit à peine; d'ailleurs, j'ai la dot de ma sœur à gagner, et je suis décidé à m'embarquer. Ton sort est assuré, je n'ai plus rien qui me retienne ici; je compte sur toi pour faire remplacer par une pierre, au premier argent que je t'enverrai pour cela, la croix de bois qui est sur la tombe de ma mère. Il ne faut pas qu'à mon retour je cours risque de trouver cette croix brisée et l'herbe

devenue si haute que je ne puisse reconnaître la place où je dois m'agenouiller.

Jules serra son frère sur son cœur et l'assura qu'il ferait souvent le voyage de Nantes pour y visiter la tombe de leur mère. Charles lui abandonna l'humble mobilier de la famille et alla faire ses adieux à sa sœur. Les pauvres jeunes gens versèrent bien des larmes avant d'avoir le courage de se séparer.

— Où vas-tu ? lui disait Henriette.

— Je n'en sais rien encore, répondit Charles ; je verrai cela quand je serai à Paimbœuf.

— Et quand reviendras-tu ?

— Quand je serai riche.

— Ah ! mon Dieu ! tu ne reviendras pas de longtemps, alors.

— J'ai meilleur espoir que toi, ma sœur; j'ai une volonté ferme et une grande confiance en Dieu : avec cela on réussit toujours.

— Le ciel t'entende, cher frère! avait repris Henriette en essuyant ses larmes; puisque tu veux absolument partir, prends cet argent : il y a cinquante francs, ils sont bien à moi, je les ai gagnés en brodant. Tu achèteras la moitié de ta pacotille avec cette somme, et je serai de moitié dans ta fortune, comme je suis de moitié dans ta vie.

Charles avait répondu en pleurant et souriant tout à la fois :

— Donne, cela me portera bonheur, je t'amasserai une bonne dot.

Ils se quittèrent, et Charles courut acheter de nouveaux objets qu'il joignit à sa pacotille. Il emportait en tout pour une centaine

de francs. C'était bien peu, et cependant il fondait là-dessus tous ses rêves de fortune.

CHAPITRE DEUXIÉME.

Le Superbe.

En arrivant à Paimbœuf, Charles se logea dans une auberge de peu d'apparence, afin d'y vivre avec la plus stricte économie. Ayant appris qu'un vaisseau allait sortir de la rade pour cingler vers l'Ile-Bourbon, il se décida

à attendre l'arrivée du capitaine qui était resté à Nantes où il achevait de terminer quelques affaires relatives à la maison de son armateur.

Paimbœuf est un petit port de mer à neuf lieues de Nantes. Il serait difficile de dépeindre son aspect sauvage et pittoresque; Charles, cependant, y fit peu d'attention; le bâtiment sur lequel il désirait s'embarquer était, durant les jours et les nuits, le but constant de toutes ses pensées.

Il se rendait le matin sur la grève; embrassait d'un long regard les flancs goudronnés du vaisseau, et, tout entier à ces rêves d'avenir, à cet instinct de fortune qui le poussait au-delà des mers, il s'asseyait sur une roche battue par les vagues, et le soir l'y retrouvait souvent le front caché dans ses deux mains, pâle de fatigue, mais le cœur

plein d'espérance. Il lui semblait qu'à force de regarder ce vaisseau, il s'identifiait avec lui et qu'il serait impossible au capitaine de ne pas le recevoir à son bord.

Lorsque le bruit se répandit dans la ville que le *Superbe* mettrait à la voile le lendemain, le cœur du jeune Mandel battit de joie d'abord et de crainte ensuite : à quinze ans l'espoir et la crainte sont encore à peine séparés l'un de l'autre par un sourire ou par une larme.

Charles brossa avec un soin minutieux son unique habit, cira ses souliers, noua sa cravatte au-dessous d'un col de chemise plus gris que blanc, quoiqu'il sortit des mains de la blanchisseuse; et s'étant regardé à un vieux petit miroir oublié dans un coin de la pauvre auberge qu'il habitait, il se trouva tout-à-fait bonne façon :

— Je puis, dit-il en prenant dans un petit coffre un sac de peau qu'il souleva sans peine et qui ne fit entendre qu'un faible son en tombant sur une table, je puis avec cet argent et les services que j'offrirai de rendre sur le bâtiment, obtenir mon passage. Qu'est-ce qu'un pauvre enfant comme moi peut prendre de place et coûter de nourriture ? pas grand'chose assurément !

Charles se dirigea, la tête haute et l'œil brillant, vers la demeure du capitaine ; mais à mesure qu'il approchait sa tête se baissait et son regard devenait plus terne. Lorsqu'il frappa à la porte de M. Murvil, son cœur battait si fort qu'il serra sa poitrine sous ses deux mains pour comprimer cette sensation, l'une des plus pénibles que l'homme puisse ressentir.

Il fut introduit dans une chambre basse

ou des malles et des ballots étaient épars çà et là ou entassés les uns sur les autres.

Le capitaine Murvil donnait à voix haute et brève, dans un cabinet ouvrant sur cette chambre, des ordres au lieutenant en second et au contre-maître.

Il a la voix bien rude, pensa Charles en jetant un coup-d'œil craintif sur la porte entr'ouverte; puis ayant honte de ce mouvement de frayeur, il secoua sa tête résolument et prononça à mi-voix ces paroles :

— Après tout je suis un homme! un homme en vaut un autre.

Charles avait quinze ans; il était petit, mince, chétif; sans l'âme forte qui animait ce corps si frêle, il eût suffi d'un souffle pour le renverser. Il s'assit sur un ballot, croisa ses jambes et ses bras, puis il attendit :

— Corbleu ! lieutenant, vous avez fait une pacotille trop forte, le *Superbe* est déjà chargé plus peut-être qu'il ne devrait l'être, et vous voyez ce qu'il reste d'effets à embarquer... je me verrai forcé de laisser à terre des passagers. On dirait qu'un vaisseau est un monde où l'on peut entasser tout ce qu'on a la fantaisie de traîner après soi : Décidément vos deux coffres ou votre domestique resteront à terre.

Le lieutenant sortit en murmurant :

— Je laisserai Pierre, j'aime encore mieux cela.

Le capitaine le suivait en répétant d'un ton mécontent :

— Comme vous voudrez.

Lorsqu'il se trouva face à face avec Charles Mandel.

— Eh! l'ami, que fais-tu là? que veux-tu? que demandes-tu? qui t'a fait entrer?

Toutes ces questions furent faites avant que Charles eut eu le temps de se remettre du chagrin qu'il venait d'éprouver en entendant le capitaine dire qu'il serait peut-être forcé de ne pas embarquer tous les passagers.

— Pourquoi ne réponds-tu pas? reprit M. Murvil d'un ton plus brusque encore.

— Parce que je ne sais plus comment m'y prendre pour vous dire ce que je voulais vous demander, monsieur.

— Ah! tu voulais me demander quelque chose : eh bien, dépêche, je suis pressé.

— Mon Dieu, monsieur, j'étais venu... je venais pour vous prier de me prendre à bord du *Superbe*.

— Hein! que dis-tu? te prendre à bord du *Superbe*, et en quelle qualité, mon garçon? Ces derniers mots furent prononcés avec ironie.

— Comme passager, monsieur, se hâta de répondre Charles qui venait d'être blessé dans sa dignité.

— Comme passager, répéta le capitaine en le toisant de la tête aux pieds.

— Oui, monsieur, et voici le prix de mon passage.

Charles remit en achevant cette phrase son petit sac de peau entre les mains de M. Murvil.

—Je sais bien, continua-t-il en rougissant, que je n'ai pas la somme exigée d'ordinaire. J'en suis même loin, ajouta-t-il en voyant le

capitaine vider sur un coffre, l'argent contenu dans le sac; mais je puis être utile à l'équipage, à vous-même, capitaine. Je suis assez adroit, je ne recule devant aucun travail, et enfin...

— Et enfin, reprit M. Murvil en riant, tu as calculé qu'avec cent francs tu pourrais faire le voyage des Grandes-Indes. D'où sors-tu, mon enfant?

— Je suis de Nantes, capitaine; je suis orphelin, j'ai vécu jusqu'à ce jour de mon travail. J'espère en Dieu et en la bonté des hommes.

— Ah! tu crois que les hommes sont bons?

— Oui, capitaine, et vous tout le premier.

— Quel âge as-tu ?

— Bientôt seize ans !

— Je t'en donnais treize ; tu es bien faible, bien peu propre à supporter les fatigues d'un voyage.

— Quand l'ame est forte, capitaine, il ne faut jamais s'inquiéter du corps. Consentez à me prendre à bord, capitaine, et vous verrez si je reste inactif.

— Je le voudrais, mon garçon, car tu me plais ; mais la chose n'est pas possible. Le *Superbe* est si chargé que je ne consentirais pas à embarquer une poule de plus.

— Je n'ai point de bagage, reprit Charles d'une voix émue, et je ne tiendrai que bien peu de place.

— Je te dis, mon garçon, que je n'embar-

querais pas une poule de plus. Allons, laisse-moi, j'ai un compte à faire qui me rompt la tête, il faut que je l'achève.

Poussant le jeune homme vers la porte, il allait la fermer sur lui, lorsque, frappé tout à coup du profond chagrin qui se peignait dans ses traits, il s'écria :

— Et corbleu ! quel intérêt si grand as-tu donc à vouloir t'embarquer sur le *Superbe !* est-ce qu'il n'y a pas d'autres bâtimens en rade ?

— Oh ! oui, il y en a d'autres, répéta Charles en reprenant un vague espoir et en tenant la porte entrebaîllée, mais je m'en occupe peu ; ou je ne partirai pas, ou je partirai avec le *Superbe.*

— Et pourquoi cela, petit entêté ?

— Parce que je sens que si je pars avec le *Superbe* mon voyage sera heureux.

—Est-ce que tu connais quelqu'un à bord de mon bâtiment?

— Non, capitaine, je n'y connais personne, mais je l'aime.

— Qu'est-ce que tu aimes?

— Votre bâtiment, capitaine; oh! oui je l'aime; il est si noble, si beau dans son ensemble et dans ses moindres détails; sa voilure est si majestueuse, ses cordages si déliés! les autres vaisseaux, près de lui, me font l'effet de bâtimens qu'on a oublié d'achever et qui doivent sombrer au premier coup de vent.

— Corbleu! mon garçon, s'écria le capitaine avec un air de bonne humeur qui dérida entièrement sa figure, tu t'y connais; le

Superbe à lui seul vaut toutes ces coques de noix qu'on appelle navires. Voilà six ans que je le commande et il a résisté aux plus fortes tempêtes; et il a passé par des routes où tout autre que lui aurait laissé sa carcasse. Il n'a jamais fait perdre un denier à ceux qui ont eu confiance en lui, et il a souvent doublé des fortunes. Aussi c'est à qui pourra y trouver place. Va, mon garçon, à mon premier voyage je te promets de t'emmener avec moi.

— Votre premier voyage? capitaine, mais puisque vous n'êtes pas encore parti, votre premier voyage c'est celui-ci, et vous voilà engagé! Vrai, capitaine, vous ne le regretterez pas.

— Tu as l'esprit vif et tenace, tu arriveras.

— Oui, capitaine, Dieu et vous aidant.

— Comment t'appelles-tu ?

— Charles.

— Ecoute, mon enfant, je vais à Madagascar : qu'y comptes-tu faire ?

— Le commerce, capitaine.

— Le commerce, et avec quoi ?

— Oh ! avec peu de chose ; mais pour commencer son nid, l'oiseau n'y porte d'abord qu'un brin de paille, et pourtant le nid s'achève toujours.

— C'est juste ; je veux être pour quelque chose dans celui que tu veux faire, reprends ton argent.

— Pourquoi, capitaine ?

— Parce que je le veux ; tu me serviras, je n'ai que ce moyen de t'emmener pour ne pas faire crier.

— Pardon, capitaine, mais je ne vous servirai pas.

— Hein ! tu fais le fier, je crois?

— Non, capitaine, cela m'irait mal, je suis pauvre et abandonné de tous.

— Eh bien ?

— Eh bien, capitaine, j'aimerais mieux mourir de faim que de donner le droit à un homme de dire de moi : « Ce garçon est mon domestique. »

Le capitaine Murvil passa plusieurs fois sa main sur son menton, parut réfléchir un moment, puis, fixant avec plus d'attention Charles Mandel, il dit :

— Que faisait ton père?

— Ce que vous faites, capitaine, il commandait.

Le capitaine fronça les sourcils et dit d'une voix sévère :

— Tu ne ments pas?

—Je ne ments jamais, capitaine.

— Le nom de ton père?

— Mandel.

— J'ai un souvenir confus de ce nom... n'était-il pas de Nantes ton père?

— Oui, capitaine, il servait dans l'armée de la république.

— C'est juste, le capitaine Mandel... je me souviens... oui, je me souviens à présent... je me suis trouvé avec lui peu de temps avant sa mort... C'était un brave; touchez là, mon ami...

Et M. Murvil tendit sa main au jeune

homme, qui, les yeux humides de larmes et le cœur gonflé de joie en entendant faire l'éloge de son père, prit cette main et la baisa avec effusion.

— Ma rudesse ne te fait donc pas peur, enfant?

— Non, capitaine.

— Et tu crois que tu pourras m'aimer?

— Oui, capitaine.

— Autant que tu aimes le *Superbe?*

— Bien plus, capitaine : vous avez connu mon père!

— Sais-tu compter?

— C'est ce que je sais le mieux, capitaine.

— C'est bon, va-t'en, et sois prêt demain à l'heure du départ.

Charles joignit ses mains avec un cri de joie; le capitaine lui frappa sur l'épaule, et le jeune homme se retournant vivement, lui sauta au cou en fondant en larmes. M. Murvil le serra sur son cœur avec une bonté toute paternelle, et se détourna pour cacher une larme qui venait de mouiller sa joue brune et ridée.

— Ne prenez pas mauvaise opinion de moi, capitaine, dit Charles en essuyant vivement ses yeux du revers de sa main; je n'avais pas pleuré depuis la mort de ma mère, il y a six mois de cela.

— Et quand vous auriez pleuré, mon enfant, où serait le mal? Le courage et les larmes se rencontrent fort bien ensemble;

moi qui vous parle, moi, vieux marin, dont le cœur devrait être tanné comme la peau, eh bien je ne puis entendre raconter un trait généreux sans que mes paupières se mouillent. Paroles rudes et cœur tendre se trouvent ensemble, dans notre état, plus souvent qu'on ne pense. Vous travaillerez près de moi dans la traversée; vous m'aiderez à tenir le journal de bord et les livres de la maison pour laquelle je fais ce voyage. Cela vous convient, n'est-ce pas? D'ailleurs, il faut que cela soit ainsi; votre admission parmi nous va mécontenter l'équipage, vous serez en butte à la malveillance; il faut que je puisse dire que vous m'êtes absolument nécessaire.

Charles comprit toute la délicatesse du procédé de M. Murvil, et ses yeux se remplirent encore de larmes, mais il ne les essuya pas :

il n'en rougissait plus. Le capitaine venait de lui dire qu'on pouvait être homme et pleurer.

CHAPITRE TROISIÈME.

Adieux de Charles Mandel.

Lorsqu'après avoir quitté le capitaine Murvil, Charles se trouva face à face avec le *Superbe*, son cœur bondit de joie et son regard embrassa la vaste étendue de la mer, comme s'il s'était emparé de cette belle plaine

si calme et si imposante; il lui semblait que les tempêtes et les naufrages étaient des récits fabuleux. Il monta sur sa roche favorite, et sa pensée s'éleva de la terre au ciel, douce et fervente. Il remercia Dieu, il lui demanda de veiller sur son voyage, et il promit à sa mère de remplir fidèlement tous les devoirs qui allaient lui être imposés dans le nouvel état qu'il embrassait.

— Pauvre orphelin que je suis, pensait-il, en reprenant le chemin de son humble auberge; personne ici ne s'intéresse à moi; personne ne me serrera la main quand je monterai dans ce beau vaisseau, où moi-même je ne reconnaîtrai personne que ce bon et excellent capitaine... Je ne laisse derrière moi que deux êtres qui m'aiment, mon frère, ma sœur... Et ils ne sont pas ici! je n'aurai pas un seul regard à chercher parmi

la foule qui couvrira le port ; je n'apercevrai aucun mouchoir flottant pour moi, en dernier signe d'adieu, lorsque le vaisseau s'éloignera du bord!... Ces pensées attristèrent le pauvre enfant ; au moment de quitter son pays, son cœur s'y rattachait fortement ; il y avait beaucoup souffert ; le malheur est un lien.

De retour dans sa petite chambre, il s'aperçut qu'il n'avait pas repris son argent, ainsi que le bon capitaine lui avait dit de faire. Il eut la pensée de retourner sur ses pas ; puis il n'osa point :

— Après tout, se dit-il, cet argent-là n'est pas à moi, je ne veux être à charge à personne ; d'ailleurs, si le capitaine désire absolument que je le reprenne, eh bien, il me le rendra demain. »

S'étant mis l'esprit en repos de ce côté, il s'occupa de visiter, dans un coffre de bois

blanc, large d'un pied, et long de deux, les petits objets qui formaient sa pacotille. Il vida entièrement son coffre pour s'assurer si rien n'avait souffert pendant la route, et il y replaça chaque chose avec de nouvelles précautions, tant il craignait que les objets fragiles ne vinssent à se briser durant la traversée.

Ces objets consistaient en petits miroirs, en boucles d'oreilles, bagues, colliers, peignes montés en chrysocale et en fausses pierres précieuses ; il y avait joint des couteaux, des kaléïdoscopes et des microscopes, plusieurs joujoux communs, tels que poupées à ressort en bois, régimens de soldats en plomb, toupies d'Allemagne, etc. ; des rubans et des fichus de gaze aux couleurs éclatantes, complétaient cette petite pacotille, sur laquelle il bâtissait tous ses rêves d'avenir.

— Chère sœur, répétait-il les larmes aux yeux, ces beaux rubans et ces fichus de gaze que j'ai achetés avec ton argent, vont commencer ta dot, et moi je l'achèverai ; oh ! je ne veux pas que tu souffres comme a souffert notre pauvre mère ! Je serai ton protecteur et ton ami, comme tout bon frère doit l'être de sa sœur. Hélas ! j'ai vu des frères et des sœurs qui ne s'aimaient pas, c'est une bien triste chose, et j'ai reconnu que c'était presque toujours la faute des frères plus que celle des sœurs. Ils oubliaient trop que la femme est un être faible qu'il ne faut pas heurter et qu'il faut s'attacher à force de soins et de bons procédés. N'est-ce pas toujours au plus fort à faire les sacrifices et à prendre la plus lourde part des chagrins ?

Ces réflexions, que Charles faisait en fermant son coffre, étaient celles d'un brave et

loyal enfant. Il mettait son bonheur à faire le bonheur de ceux qu'il aimait; et c'est ainsi qu'il avait trouvé dans son propre cœur le secret d'être heureux, malgré les peines et les fatigues qu'il avait endurées dès sa plus tendre enfance.

Il aurait bien voulu dire un dernier adieu à sa sœur; l'idée de mettre la mer entre elle et lui, sans aller encore une fois l'embrasser, lorsqu'il en était séparé par une si faible distance, l'attristait et le plongeait dans une profonde rêverie : irait-il? n'irait-il pas? Voilà ce que depuis une heure il se demandait, lorsque, prenant tout à coup son parti en homme qui a la ferme habitude de se maîtriser, il s'écria : Je n'ai ni le temps, ni l'argent nécessaires pour faire ce petit voyage. Il faut y renoncer. Je vais écrire à ma bonne Henriette.

Voici sa lettre :

» Chère sœur,

« Lorsque je te dis adieu, il y a quinze jours, je ne savais pas ce que je deviendrais. J'étais bien décidé à traverser les mers, à aller dans les Indes et à tenter fortune. Mais une fois arrivé ici, j'ai bien vu que j'avais plus de chances pour rester à terre que pour m'embarquer. Quand j'ai parlé des cent francs que j'avais mis avec tant de peine de côté pour mon passage, on m'a ri au nez, et on m'a demandé si je prenais les Grandes-Indes pour le port de Bordeaux ! Oui, chère sœur, on m'a dit que c'était tout au plus si l'on me conduirait de Paimbœuf à Bordeaux pour cent francs. Mais je n'ai point perdu

courage ; j'ai vu, tout enfant, que ce qu'on voulait bien, on finissait par l'avoir.

» J'ai pris en amitié le plus beau vaisseau qui se soit jamais vu ; il a pour nom le *Superbe*, et, certes, il ne dément pas son nom ; tous les matins et tous les soirs, je l'ai contemplé avec la ferme résolution de ne faire le voyage qu'à son bord. On m'a appelé fou, visionnaire, j'ai laissé dire. Enfin, ce matin, je me suis rendu chez le capitaine de ce vaisseau. Ah! je dois ici convenir qu'il ne s'en est pas fallu d'un cheveu que toute ma résolution ne se soit brisée contre la volonté de cet homme ! un brave homme, chère sœur, comme tu vas voir.

» Le *Superbe* avait un très-fort chargement, trop fort même au dire du capitaine, si bien qu'au lieu de prendre des hommes, il était question d'en laisser à terre, des passagers

s'entend ; aussi n'est-ce pas comme passager que je pars, chère sœur ; car je pars à bord du *Superbe !* Je ne voulais te dire cela qu'à la fin de ma lettre, et voilà que je n'y tiens plus. Eh bien ! oui, je pars, et avec le meilleur des hommes, le capitaine Murvil, qui a connu mon père et qui m'a pris tout à coup en amitié, ce que je lui rends bien, comme tu peux croire. Enfin c'est fini, je pars demain en qualité de secrétaire du capitaine. Je tiendrai les livres, j'écrirai le journal ; tu peux être sûre que je ne donnerai pas à ce bon M. Murvil le plus petit sujet de se repentir de ce qu'il fait pour moi ; il est vif comme la poudre, l'excellent homme, je ne dis pas que je n'aurai point à craindre bien des bourrasques ; mais bah ! en mer il faut s'attendre à cela, je ferai mon devoir et j'aurai de la patience. Prie Dieu pour nous, ma bonne petite sœur ; quand je dis nous, je veux parler du

capitaine du *Superbe* et de moi, car je ne connais pas les autres. Nous allons à l'île de Madagascar, pour y faire un chargement d'indigo et de riz ; c'est un voyage de six mois si le vent est bon. Je t'écrirai aussi souvent que j'en trouverai l'occasion.

» Va, ne t'inquiète pas, notre mère veillera sur moi ; elle détournera la tempête et aplanira les vagues. Je me sens protégé par elle et je n'ai peur de rien. Ma pacotille, si je calcule bien, pourra nous commencer une petite fortune à tous deux. Embrasse notre bonne tante et notre frère aîné quand tu le verras ; dis-leur que je les aurai toujours présens à ma pensée, et que ma fortune, si jamais j'en ai une, sera à eux comme à moi.

» Adieu, chère sœur : écris-moi par tous les bâtiments qui iront du côté de Madagascar. Ne travaille plus tant : c'est à moi à

prendre de la peine; cela me revient de droit, je suis un homme et je dois te dire qu'aucune fatigue ne me coûtera quand je saurai que je la prends pour toi. Je t'embrasse de tout mon cœur, et je prie Dieu et notre mère de veiller sur toi jusqu'à mon retour.

Ton frère et ton ami,

Charles Mandel. »

CHAPITRE QUATRIÈME.

Le départ.

Le lendemain à cinq heures du matin, le *Superbe* offrait l'image d'une fourmillière. On était au moment d'appareiller et la plus grande activité régnait à l'intérieur et à l'extérieur du bâtiment ; on ne voyait que cof-

fres et ballots roulant du pont dans l'entre-pont et les commandemens passaient de bouche en bouche avec une rapidité si grande, qu'on se demandait comment tant d'ordre pouvait régner au milieu de ce désordre apparent.

Charles avait cherché deux fois à grimper une des échelles du *Superbe* et deux fois il avait été repoussé par les matelots. Son coffre qu'il portait sur son épaule avec quelque peine, le gênait encore plus qu'il ne le fatiguait. Ennuyé d'être sans cesse écarté, et voyant que son tour ne viendrait jamais, il demanda avec un peu d'humeur à parler au capitaine.

Cette demande fut saluée d'une salve de mots, dont le moins grossier le fit rougir de colère, on venait de l'appeler *Gringalet.* Une vive dispute allait s'engager entre lui et

le matelot qui venait de lui jeter cette injure à la face, lorsque le lieutenant s'approcha d'eux et voulut savoir la cause de ce bruit.

— Ma foi, lieutenant, dit le matelot, c'est ce petit maigre échine qui prétend monter à bord avec ce coffre, et cela avant tout le monde.

— Lieutenant, reprit Charles en cherchant à reprendre son sang-froid, je ne veux pas passer avant tout le monde, mais je ne veux pas que tout le monde passe avant moi.

— Quel est ton nom?

— Charles Mandel.

Ce nom n'est pas sur le registre, l'ami, vous n'êtes ni parmi les passagers ni parmi l'équipage. Que venez-vous faire ici? Il y a

erreur, prenez le large vers la terre et laissez-nous en paix.

— Bien dit, bien dit, lieutenant! qu'il nous fasse place lui et son coffre.

Et quelques matelots poussèrent Charles; il chancela et son coffre glissa de ses épaules et tomba pesamment à terre, heurtant dans sa chute le pied droit du pauvre enfant. La douleur qu'il éprouva fut si vive, qu'il laissa échapper un cri et devint fort pâle: « Au diable le maladroit! »

Cette exclamation vint aigrir la douleur qu'il ressentait et il jeta un regard d'indignation autour de lui. Cependant le lieutenant s'était rapproché et lui demandait avec quelque intérêt, s'il croyait pouvoir marcher. Charles, pour toute réponse, essaya de faire un pas; mais il ne pût s'appuyer sur son pied qui venait

d'enfler au point qu'il fallut fendre son soulier.

— Allons, mon garçon, reprit le lieutenant, je vais te faire porter à terre par un de mes matelots.

— Cela ne se peut pas, lieutenant, se hâta de dire Charles en cherchant encore à se mettre sur ses jambes, ce qu'il ne put faire: le capitaine m'attend.

— Quel capitaine?

— Le capitaine du *Superbe*, M. Murvil.

— Et tu dis qu'il t'attend! par la corbleu! il ne pense guère à toi, à l'heure qu'il est, mon garçon.

— Je vous demande pardon, mon lieutenant, mais le *Superbe* ne peut pas partir sans moi.

— Ce garçon est fou, murmura le lieutenant, et moi plus fou que lui de l'écouter. A ces mots il tourna le dos à Charles et s'éloigna.

— Tu as bien ce que tu mérites, farceur, crièrent ensemble trois ou quatre matelots; a-t-on jamais vu un gaillard de cette espèce qui prétend monter à bord du *Superbe*, quand notre lieutenant n'a pas même permission d'embarquer avec lui ce pauvre Pierre qui nous payait encore chopine hier soir? Allons, il faut que ça finisse! On nous a dit de te porter à terre, toi et ton coffre, nous allons t'y porter.... Sapredieu! voilà le vent qui souffle, on va partir avant qu'il soit un quart-d'heure..... en route, mon petit ami, cela s'appelle virer de bord.

— Ne me touchez pas, s'écria Charles en se dressant tout à coup avec une énergie qui

le grandit de deux pouces, ne me touchez pas ! à moi, capitaine, à moi !...

Ce cri fut si perçant qu'il arriva jusqu'à M. Murvil qui, debout sur la dunette, donnait ses derniers ordres.

Le capitaine accourut vers le côté d'où partait le bruit; il cria de sa voix de Stentor :

— Qui m'appelle ! ! ! »

Un grand silence se fit tout à coup. Le maître avait parlé, il était là, il interrogeait.

— C'est moi, capitaine, moi, Charles Mandel : on ne veut pas que je m'embarque !

— Et qui ne veut pas ? qui a ici une autre volonté que la mienne.

Un silence plus profond accueillit cette phrase, qui disait assez que le capitaine était mécontent.

Charles souffrait, et il restait assis sur son coffre; M. Murvil lui cria:

— Allons debout, mon cher Mandel! Que faites-vous là? Je vous attends depuis une heure.

— Ah! diable! chuchotèrent les matelots, — notre affaire n'est pas bonne: aussi, c'est la faute du lieutenant: qu'est-ce qu'il disait que ce garçon n'était pas sur le registre?

— Eh bien! cria le capitaine, ne m'entendez-vous pas, M. Mandel?

— Si fait, mon capitaine, répondit un matelot en s'approchant de M. Murvil: mais le pauvre enfant s'est foulé le pied, et il ne peut marcher.

— Tonnerre de Dieu! il prend bien son temps: dans dix minutes on coupera les ca-

bles. Allons, qu'on l'enlève et qu'on le hisse dans le fauteuil.

Deux forts matelots s'emparèrent de Charles qui, jetant sur son coffre un regard plein d'angoisses, s'écria :

— Prenez mon coffre, emportez mon coffre, je ne pars pas sans mon coffre.

— Tu l'auras ton coffre, bel oiseau d'eau douce, reprit un troisième matelot en l'enlevant et le chargeant sur sa large épaule, comme il eût fait d'un portefeuille de carton.

Le regard de Charles perdit toute son expression de souffrance, lorsqu'il vit son coffre prendre la même route que lui.

— Ce n'est rien, capitaine, se hâta-t-il de dire en arrivant sur le pont.

— Rien! et tu ne peux pas marcher, reprit M. Murvil avec sa voix brusque ; allons,

assieds-toi et ne bouge ; avec du repos, cela passera... Eh bien ! s'écria-t-il avec un vif accent de colère, qu'est-ce que tu apportes là, Michel ! le vaisseau est plein comme un œuf, remporte cette boîte, ou jette la par dessus le pont, à ton choix.

— Maudite boîte, murmura le matelot en la poussant du pied comme pour la jeter par dessus le pont, je n'ai certes pas envie de retourner à terre pour elle.

Cependant le jeune Mandel en voyant le péril qui menaçait sa petite pacotille, s'était élancé du ballot sur lequel il était assis et il était venu retomber sur son coffre en étouffant un cri de douleur.

— Je vous avais dit de ne pas bouger ! s'écria le capitaine, en jetant sur Charles un regard mécontent : laissez ce coffre.

— Le laisser, mon capitaine! il est mon bien, mon trésor! Je ne puis pas plus me séparer de lui que vous ne pouvez vous séparer de votre vaisseau.

Toute la colère de M. Murvil tomba devant cette étrange comparaison. Il chercha de l'œil un matelot; celui qui avait apporté la boîte, accourut.

— Aide ce jeune homme à regagner le ballot sur lequel il était assis, et porte cette boîte dans ma chambre.

— C'est singulier, disait le matelot en descendant le coffre du jeune Mandel, ce petit blanc-bec n'a eu qu' à dire que c'était à lui! Allons, il faut qu'il paie un fort passage malgré l'habit rapé qui couvre sa maigre échine.

Charles remerciait avec effusion le capi-

taine, lorsque le cri : *Coupez les cables* se fit entendre.

Un grand silence régna tout à coup. Le capitaine promena son regard fier et perçant sur la foule qui se pressait sur le pont, et le vaisseau se balança majestueux et superbe comme son nom.

C'est un beau spectacle qu'un vaisseau quand il rompt ses liens et laisse la terre derrière lui pour fendre les flots de la mer qui, toute blanche d'écume, se presse autour de ses flancs, le soulève, le balance, et l'emporte aussi rapidement que le courant d'une rivière emporte le brin d'herbe que vous y jetez.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Le retour.

Bien des années s'étaient écoulées depuis le départ de Charles Mandel pour Madagascar; j'avais su, deux ans après ce départ, que l'enfant avait fait une heureuse traversée, qu'il avait vendu sa petite pacotille, et

qu'il avait écrit à sa sœur qu'il ne reviendrait en Europe qu'avec une dot pour elle et une fortune indépendante pour lui.

Il y a dans les âmes fortes et persévérantes des trésors d'avenir; quelque chose me disait que l'enfant, devenu homme, serait le sauveur de sa famille comme il en avait été le soutien à l'âge où l'on a soi-même besoin d'un appui.

Tout ce que je viens de raconter, je l'avais su de ma mère, qui avait été témoin de cette grande misère et de ce dévoûment plus grand encore.

Je quittai Nantes, et je n'entendis plus parler ni de Charles Mandel ni de sa sœur. Cinq ans s'écoulèrent; je reçus à cette époque une lettre d'Henriette; cette jeune fille m'annonçait le retour de son frère en France. Il devait passer par Paris.

Nous étions alors en 1832, au mois de février, je crois

J'avais réuni chez moi quelques artistes; on devait faire un peu de musique, et j'étais occupée à organiser l'emploi de la soirée, lorsqu'on annonça M. Charles Mandel. Je fis quelques pas vers lui, avec ce sentiment d'intérêt et de curiosité qui s'attache à tout ce qui vient de loin. Et comme je vis qu'il hésitait à traverser le salon pour arriver à moi, je lui tendis la main; ce n'était plus un enfant pâle et chétif, c'était un fort beau jeune homme, à l'œil noir, au teint brun.

— Je vous attendais, lui dis-je.

— Et moi, madame, reprit-il avec un embarras qu'il cherchait mal à déguiser, je regrette... je ne savais pas... ma première visite est pour vous; mais je ne croyais pas

(et il jeta un coup-d'œil autour de lui) rencontrer tant de monde. J'arrive de Madagascar; je suis devenu sauvage parmi les sauvages.

— Soyez le bien venu, monsieur, ce monde n'a rien d'effrayant; ce sont des artistes, des amis...

— Ce monsieur arrive de Madagascar? se disait-on en le regardant se perdre dans un groupe de jeunes gens.

— Avez-vous jamais causé avec quelqu'un qui vient de Madagascar? me demanda une jeune dame ayant quelques prétentions au bel esprit, bien qu'elle fût assez jolie pour ne pas avoir ce petit travers.

— Non, jamais.

— Ah! cela doit être curieux, reprit-elle; j'aimerais à causer avec ce jeune homme :

pourriez-vous le faire passer de ce côté? Tenez, derrière mon fauteuil, voici une place vide... Mais tout-à-l'heure, pas à présent; il nous regarde, il croirait...

— Et quand il croirait, interrompis-je en riant... où est le mal?

Je me rapprochai du voyageur, et le priai de traverser une seconde fois le salon; et comme il me témoignait le désir de rester à l'écart, je fus obligée d'ajouter :

— Regardez cette jeune dame qui tourne la tête de manière à ce que vous ne puissiez voir son visage; eh bien! elle se meurt d'envie de causer avec vous; je veux vous placer près d'elle. Venez, vous lui raconterez les merveilles qu'on voit au-delà des mers.

Le jeune homme obéit. La conversation s'engagea basse et timide d'abord; personne

n'y fit attention; on attendait un chanteur qui n'arrivait pas, et les causeries s'établissaient de groupe en groupe; bientôt elles cessèrent.... On s'était rapproché du jeune voyageur, dont la voix avait fini par s'élever plus haut que les autres voix. Quelques mots saisis au hasard avaient excité la curiosité; on l'écoutait, on faisait cercle autour de lui.

Tout entier au charme qu'il trouvait à se rappeler les lieux qu'il venait de quitter, ou à celui, peut-être plus entraînant encore, d'être écouté par une jeune et jolie femme, de captiver son attention, d'éveiller en elle des émotions nouvelles, d'être devenu tout à coup un objet de curieux intérêt dans un salon où il venait d'entrer en étranger; toutes ces choses réunies empêchèrent M. Charles Mandel de remarquer ou de paraître remar-

quer qu'il était devenu le centre de l'attention générale.

— Qu'est-ce donc? dis-je en me rapprochant aussi; est-ce qu'on ne fait pas de musique ce soir?

— Oh! laissez-nous écouter, répondirent à la fois plusieurs personnes à voix basse; on peut entendre de la musique tous les jours, mais ce que monsieur raconte est si singulier, si curieux!

Le chanteur qu'on attendait avec tant d'impatience, quelques instans auparavant, entrait; on fit semblant de ne pas le voir. Je fus à lui, assez embarrassée; que faire d'un chanteur qu'on ne peut faire chanter? Heureusement que celui-ci était homme d'esprit; je le mis au fait de ce qui se passait; il sourit et me répondit :

— Je ferai comme tout le monde ; au lieu de me faire écouter, j'écouterai.

Je m'assis, et le cercle se resserra autour du jeune voyageur. Au bruit qui se fit alors, chacun cherchant à mieux se placer, M. Charles Mandel cessa de parler ; je vis qu'il était contrarié, et qu'il cherchait du regard le moyen de se faire un passage jusqu'à la porte ; mais ce moyen était plus difficile à trouver qu'un problème à résoudre : une triple barrière d'hommes et de femmes s'y opposait.

Enfin, cédant à nos vives instances, M. Charles Mandel parut se résigner ; il n'était pas homme du monde ; son éducation s'était bornée aux mathématiques et aux études relatives au commerce, à la navigation. Il se tourna vers moi, et rougissant comme aurait pu faire une jeune fille : « Je vous demande

mille pardons, madame ; je cède à votre volonté et à celle de vos amis ; mais j'ai grand besoin de votre indulgence, je ne sais pas plus raconter que je ne sais écrire ; je n'ai eu d'école depuis bien des années que celle des sauvages, et ces messieurs ne donnent de leçons ni de grammaire, ni de littérature. »

— Tant mieux, murmurèrent plusieurs voix ; ils ont plus d'esprit que nous.

— Et d'autant plus, ajoutai-je en riant, qu'ils évitent ainsi l'ennui d'avoir des bas bleus.

— Oh ! pour cela, reprit le jeune voyageur, avec une naïveté impossible à rendre, ils n'ont ni bas bleus, ni bas blancs ; ils sont toujours nu-jambes.

Un éclat de rire universel accueillit cette

réponse.... *Charmant*, *délicieux*, répétait-on de toutes parts.

Les sourcils de Charles Mandel s'étaient rapidement froncés, et son regard étonné et mécontent demandait l'explication de cette subite gaîté. Je la lui donnai, et je lui fis un si fidèle portrait de ce qu'on appelle en France aujourd'hui *bas bleus*, que j'eus le plaisir de le voir partager l'accès de folle joie qui remplaçait le silence et le cérémonial.

Lorsque les rires eurent cessé, Charles Mandel me pria de lui expliquer comment, dans un pays civilisé, dans une nation où les femmes étaient reines et maîtresses plus peut-être que les hommes, puisque les hommes passaient une partie de leur vie à leurs genoux, comment il avait pu se trouver parmi elles quelques femmes assez extravagantes

pour abdiquer les premiers charmes de leur sexe, la faiblesse et la grâce.

— Vous me demandez là plus que je ne puis faire; comment vous expliquerais-je ce qui me semble inexplicable ; je comprends qu'une femme écrive comme je comprends qu'elle chante, qu'elle dessine; mais je ne comprends pas qu'elle se fasse entendre en public et qu'elle puisse trouver du bonheur à pâlir sur les livres, à approfondir des sciences qui ne peuvent que dessécher son cœur et rider son front. Etre femme est une si douce chose, qu'il y a de la folie à vouloir cesser de l'être. C'est un travers de notre siècle, il passera ; les hommes en font justice, ils ont raison; le ridicule cette fois, tuera le ridicule.

— On n'a pas la moindre idée de ces choses dans les pays que je viens de parcourir, re-

prit M. Charles Mandel; cependant, à Madagascar, les femmes y sont reines tout de bon; elles gouvernent, elles organisent les armées, elles se détrônent même entre elles, ajouta-t-il en riant. Cela ne les empêche pas, continua-t-il, d'être fort ignorantes, et elles ont du moins le bon sens de n'avoir aucune prétention ni aux sciences, ni à l'esprit.

— Ah! les femmes règnent à Madagascar, interrompit la jeune dame placée près de M. Charles Mandel, c'est quelque chose.

— D'assez triste pour elles, reprit le jeune voyageur. J'ai vu la reine actuelle; elle cherche dans l'ivresse que lui procure l'abus des liqueurs fortes, l'oubli de ses ennuis.

— Ah! quelle horreur! Cette exclamation fut faite par toutes les femmes à la foi. Elles prièrent Charles Mandel de leur parler de

cette reine, et lui demandèrent si elle était jeune ou vieille, laide ou belle, mariée ou veuve. Pressé d'entrer dans plus de détails, il commença ainsi un récit auquel je conserverai sa couleur originale.

CHAPITRE SIXIÉME.

La reine Rava.

« J'avais quitté la France pauvre et sans appui, j'étais orphelin, je voulais faire fortune, non pour moi, mais pour ma sœur. Dieu bénit mon voyage et ma jeunesse. Je passai quatre ans à Madagascar, où j'étais parvenu

à faire un petit commerce de miroirs et de coutellerie; j'étendis ce commerce, et bientôt je pus faire quelques économies, et je les envoyai à ma sœur; ce jour-là, j'aurais eu le trône de France à moi, que je ne me serais pas senti plus heureux.

» Je quittai Madagascar, et je me rendis à l'île Bourbon, où j'avais l'intention de passer un an ou deux. Il y avait près de six mois que je m'y trouvais, lorsqu'un navire venant de Madagascar, y arriva, ayant à son bord des insulaires chargés de faire des échanges. Ces Africains étaient adressés à une femme nommée Rava; cette femme avait régné à Madagascar; mais, s'étant déclarée pour les Français, sa cousine Rava de Ravensera profita du mécontentement des habitans de l'île pour la faire expulser. La France a fait pendant long-temps à cette *royale exilée*, une pension,

en reconnaissance des services qu'elle avait rendus aux Français, lors de leur débarquement au port Dauphin, petite bourgade au sud de Madagascar.

» La reine détrônée s'est réfugiée à l'île Bourbon; elle y a conduit un assez grand nombre d'esclaves, seul reste de son ancienne splendeur; et sa main, au lieu de tenir un sceptre trop lourd pour elle, s'amuse à tresser des paniers et des nattes en fil d'Ecosse. Ces paniers et ces nattes sont d'une originalité remarquable; j'ai souvent pris plaisir à lui en voir faire, et je lui en ai acheté une assez grande quantité, que j'ai fait porter dans mes magasins. Ils ont été revendus à des capitaines de vaisseaux étrangers, et j'en ai rapporté plusieurs en France.

» Mes relations avec l'ex-reine de Madagascar s'étaient bornées à quelques affaires

de commerce, et je ne l'avais pas vue depuis plusieurs mois lorsque je reçus une lettre d'elle, le lendemain de l'arrivée du navire venant de Madagascar; elle m'annonçait qu'un de ses neveux, parent de la reine régnante, venait de descendre chez elle dans le dessein de séjourner à l'île Bourbon pour s'habituer à entendre le Français et à connaître les marchandises européennes; la princesse Rava terminait cette lettre en me demandant d'entrer en arrangement avec elle pour me charger de ce jeune homme, et elle ajoutait que je n'aurais qu'à me louer de sa délicatesse et de son zèle.

» Je répondis que j'irais la voir le lendemain, ou que je lui ferais connaître ma décision.

» Je me rendis aussitôt chez un vieux prêtre dont la tête avait blanchi sur la côte

africaine, et dont les conseils m'étaient précieux. Je lui communiquai la lettre que j'avais reçue, et je le priai de me donner son avis. Il m'engagea à prendre chez moi ce jeune sauvage, afin de diriger son cœur et son esprit vers le christianisme.

» — Nous avons eu à Madagascar, me dit-il, un vicaire apostolique, il y est mort en annonçant l'évangile; peut-être ce jeune homme est-il destiné à développer dans son pays le germe de la foi chrétienne! Dieu choisit souvent ses prophètes parmi ceux qui semblent le plus loin de lui. Quand il sera chez vous, j'irai vous aider à lui faire comprendre ce qu'il y a de consolant et de divin dans notre sainte religion.

« J'écrivis à la princesse Rava qu'elle pouvait m'envoyer son neveu, et que j'accepterais les conditions qui lui conviendraient.

» Le jeune sauvage, suivi de deux esclaves, arriva chez moi dès le lendemain; il était vêtu d'une longue draperie bleue, qui faisait plusieurs fois le tour de son corps; elle laissait voir sa tête et ses épaules, et se terminait un peu au-dessus des genoux. Lorsqu'il dégageait ses bras de cette draperie, on voyait sa poitrine large, élevée et noire comme du jais. De longs cheveux bouclés, au lieu d'être crépus, retombaient autour de son cou et rappelaient les perruques que l'on portait du temps de Louis XIV.

» Il se nommait Rhélas, il avait vingt ans; pour être parfaitement beau, il ne lui manquait qu'une peau blanche. C'était un superbe *Malgache*, le plus merveilleusement fait que l'on eût encore vu dans la colonie.

» Il connaissait assez de mots français pour

se faire entendre, et il suffisait d'un geste ou d'un signe pour en être compris.

» Je fus plus d'un mois sans parler de religion à Rhélas. J'observais que chaque soir, avant de se coucher, il posait sur la terre une quantité de petites graines noires qu'il conservait précieusement dans un sac. Il rangeait ces graines de manière à former des signes cabalistiques ; il les disposait avec une vîtesse incroyable, et avec la même vîtesse il débitait des paroles arabes qu'il était impossible de saisir.

» Il restait souvent près d'un quart-d'heure accroupi dans l'attitude de la méditation : il consultait ses grains. Ses yeux et ses lèvres demeuraient immobiles durant cette opération, souvent fort longue, et lorsque les différentes combinaisons de ces grains lui faisaient craindre que la nuit fût mauvaise, il ne se cou-

chait pas, il veillait près d'eux jusqu'au jour, et alors il recommencait à les ranger avec une persévérance dont rien ne pouvait le détourner.

» Si les dessins bizarres que ces grains formaient lui annonçaient un mauvais jour, il ne sortait pas de la maison, et répondait à tous mes raisonnemens :

» — C'est le seul moyen de prévenir les mauvais génies qui, sans cesse, rôdent autour de nous, pour nous frapper de malheur.

» Je lui parlai de Dieu ; il me répondit en me montrant le ciel :

» — Dieu est là-haut ; mais Dieu ne s'occupe pas de nous, pourquoi nous occuper de lui. »

» Un soir, je me promenais avec Rhélas, dans des jardins sur lesquels le ciel semblait

abaisser sa voûte; la nuit était si pure, si brillante, que je ne pus m'empêcher de dire à Rhélas :

» — Vois comme le ciel est beau; Eh bien! c'est Dieu qui a fait tous ces astres qui brillent sur nos têtes.

» Et, passant du ciel à l'histoire de la création, selon la Genèse, je lui dis qu'après avoir créé les cieux et la terre, Dieu avait fait l'homme.

» Rhélas m'écoutait attentivement lorsque, m'interrompant tout à coup, il me demanda si Dieu avait fait l'homme blanc?

» — Je répondis: Oui.

» — Quand donc ton Dieu a-t-il fait les nôtres, et pourquoi les a-t-il faits? ajouta Rhélas.

» Cette question m'embarrassa, je changeai le cours de la conversation, et je fis part au bon prêtre des réponses du jeune sauvage.

» Le zèle ardent du prêtre, au lieu de se ralentir, s'augmenta ; il vint chez moi tous les jours, et bien qu'il souffrit en reconnaissant que ses paroles tombaient dans une âme inaccessible à toute autre croyance qu'à celle du démon, il ne désespéra point.

» Un matin, que je cherchais à faire comprendre à Rhélas, surpris encore par moi arrangeant ses graines, toute la puérilité de cette occupation, il me répondit que rien ne pourrait l'empêcher de les consulter et de se cacher lorsqu'il verrait des taches au ciel.

» — Et pourquoi vous cacher? lui demandai-je.

» — C'est, me dit-il, parce que le mauvais

esprit nous cherche sans cesse, et que pour échapper à sa colère, nous tâchons qu'il ne nous remarque pas. »

» Je me rappelai alors avoir vu Rhelas se barbouiller d'indigo et de cochenille un jour qu'il y avait une éclipse de soleil. Je l'avais interrogé sur cette bizarrerie; il m'avait répondu: « C'est pour faire peur au mauvais esprit. »

« Il n'y a chez les Malgaches ni prêtres ni idoles : ils n'adorent rien ; ils ne sont soumis qu'aux pratiques superstitieuses qui leur ont été léguées de génération en génération.

» Lorsque Rhélas eut remis avec soin toutes les graines dans le sac, il vint s'asseoir entre moi et le prêtre qu'il appelait *bon père*, et auquel il s'était attaché. Le vieillard fi

une prière mentale pour demander à Dieu la conversion de ce jeune homme; et, se tournant vers lui, il commença un tableau touchant des bienfaits de la religion chrétienne. Il parla avec onction d'un Dieu mourant sur la croix pour racheter le monde; et tout entier à l'émotion qu'il éprouvait, il pleura. Rhélas était muet; de grosses larmes glissaient sur ses joues. Je crus que Dieu avait touché son âme, je pris sa main et je lui dis:

» — Dieu vous parle par la voix de ce bon vieillard — écoutez-le, Rhélas.

» Le jeune sauvage leva ses grands yeux noirs tout humides de larmes et les tint fixés sur le prêtre.

» Nous gardions tous trois le silence.

» Ce fut Rhélas qui le rompit le premier.

Je me servirai de son langage qui se rapprochait du créole.

» — Monsieur bon père, pourquoi vous y pleure? Vous y fait pleurer moi, et ça pour mentir. Comment vous blanc, vous qui connaît tout, comment vous y peut croire que bon Dieu là haut ly venir sur terre pour faire prendre ly et fouetter ly comme un esclave? Ah! crois pas cela, monsieur bon père; ça afflige vous, et ça n'est pas vrai. »

« Le prêtre et moi nous nous regardâmes, tristes, interdits, et nous perdîmes tout espoir de le convertir à notre sainte religion. Rhélas est resté un an chez moi à l'île Bourbon; il a gardé sa croyance, et sa conduite n'a pas variée; doux comme un enfant, brave comme un vieux soldat, inébranlable dans sa croyance, et plein d'indulgence et de

respect pour celle d'autrui. Je n'ai connu aucun défaut à ce jeune sauvage : les qualités de son cœur étaient au-dessous de la beauté de ses traits. J'aurais consenti à le conduire en France comme il ne cessait de m'en prier, si je n'avais craint pour lui le mal dont j'étais frappé.

» Je n'avais qu'une idée fixe, le désir de revoir ma patrie. C'est un mal indéfinissable contre lequel toutes les ressources de l'art s'émoussent impuissantes. Je craignais qu'une fois loin de son pays, Rhélas ne soupirât après l'ombre des bananiers sauvages et de cette nature inculte et sauvage dont rien ne peut donner une idée en France. Je pensais aussi que notre civilisatiou n'ajouterait ni à ses vertus, ni à bonheur, et que, parmi nous, il avait tout à perdre et rien à gagner.

» Rhélas m'aimait à ce point qu'il m'offrit de renoncer à son rang et de me suivre en qualité de domestique ; je ne parvins à calmer le chagrin qu'il éprouvait en pensant à notre séparation qu'en lui promettant de ne partir pour la France qu'après avoir passé une quinzaine de jours dans sa famille.

» En arrivant à Madagascar, je pus m'apercevoir que Rhélas possédait une des plus grandes fortunes de l'Ile, c'est-à-dire douze à quinze cents francs de rentes, résultant de ses bœufs et de ses plantations de riz. Je fus reçu par sa femme et par ses esclaves avec de grandes démonstrations de joie. Les plus belles nattes furent étendues dans la cabane; on me servit d'excellent bœuf, du riz, une énorme citrouille et des fruits délicieux. Le soir les esclaves s'assemblé-

rent et dansèrent au son mélancolique du bob.

» Je passai un mois tantôt chez Rhélas tantôt avec lui chez moi. Je lui donnai le peu que je possédais en meuble et débris de mon petit commerce, et je m'occupai des moyens de revenir en France. J'avais réuni une assez forte somme d'argent pendant mon séjour à l'Ile Bourbon, je pouvais m'embarquer, non plus en enfant qui demande à tout ce qui l'entoure aide et protection , mais en homme qui va lui-même servir d'appui aux autres.

En parlant ainsi la figure expressive de Charles Mandel brilla d'un noble orgueil... puis s'apercevant qu'il avait été entraîné par l'intimité de son récit jusqu'à parler de ses propres affaires, il s'arrêta un moment avec une sorte de confusion, et embar-

rassé du silence que l'on gardait, tant on craignait de l'interrompre, il reprit ainsi:

CHAPITRE SEPTIÈME.

Superstitions des Malgaches.

« Je visitai la reine ; elle habite avec sa cour et des troupes, la ville principale de Madagascar, Emire. L'armée de la reine se compose de cinq à six centaines de Malgaches commandés par quelques officiers anglais. Le

gouvernement français entretient à Sainte-Marie de Madagascar un gouverneur et des troupes qu'il faut sans cesse renouveler; la mort les moissonnant impitoyablement, et faisant plus de ravages parmi eux qu'en aucun autre pays. Le mari de la reine de Madagascar est le premier roi de cette île qui ait eu l'idée de détruire les autres rois ou chefs de bourgades qui payaient mal les impôts levés sur eux. Il avait fait égorger les uns par la ruse, les autres par la force, et un très petit nombre parvint à se réfugier dans les bois. Ils s'y battent encore et forment plusieurs tribus ; lorsqu'on leur fait des prisonniers on est souvent forcé de les tuer, faute de pouvoir les vendre ; car, ajouta monsieur Mandel, les esclaves qui valaient, pendant la traite, trente piastres, sont quelquefois vendus à peine deux piastres — c'est-à-dire dix francs.

» Je voulus m'enfoncer dans ces bois dont la végétation vierge et puissante exaltait mes pensées et me donnait envie d'y faire quelques excursions ; mais quand je manifestai ce désir, Rhélas s'y opposa avec un accent de terreur qui m'étonna. Je le savais aussi brave qu'un homme puisse être. Il comprit mon étonnement, et j'appris de lui que ce qu'il redoutait pour moi n'était pas l'attaque des pauvres Malgaches qui se cachaient dans ces bois, mais une espèce d'hommes très malfaisante, et sur laquelle un grand mystère était répandu. Ces hommes, que les habitans de Madagascar appellent Bibes, sont, selon eux, de la hauteur de six à sept pouces ; leur agilité est telle qu'on parvient rarement à les prendre, et lorsqu'on en vient à bout, ils cherchent à vous arracher les yeux, et ne manquent jamais, lorsqu'on les met en cage, de se tuer en se fendant la tête contre les barreaux.

» Les Malgaches assurent que les Bibes parlent, et que l'on court les plus grands dangers en cherchant à les saisir. Ce qu'il y a de certain, ajouta M. Mandel en souriant, c'est que j'ai offert jusqu'à dix pièces de toile bleue si on m'en apportait un, fût-il mort, et que je n'ai pu l'obtenir.

» Je me suis aventuré dans les bois, malgré les prières de Rhélas, et je puis dire que je n'y ai aperçu aucune créature vivante, si ce n'est quelques oiseaux, dont la plupart ressemblent à des corbeaux ou à des perroquets et quelques singes. La difficulté de me frayer un chemin au travers des hautes herbes et des arbres touffus qui me barraient sans cesse le passage, et aussi la crainte de m'égarer au point de ne pouvoir retrouver ma route, m'empêchèrent de pénétrer bien avant dans ces majestueuses solitudes; et, si j'ose dire ici la

vérité, je conviendrai que les récits de Rhélas, tout fabuleux qu'ils étaient, me revenaient en souvenir, et jetaient sur ce qui m'entourait une vague teinte lugubre qui troublait mon âme et me faisait désirer de revenir sur mes pas. Les terreurs superstitieuses ne peuvent ni se raisonner ni se vaincre : on en rit, mais on les subit. Je ne commençai à respirer librement que lorsque je fus sorti du bois, et lorsque le grand jour de la plaine, et la vue des Malgaches allant et venant, furent venus rendre à tous mes mouvemens l'aisance et la vivacité qu'ils avaient perdues durant l'aventureuse course que je venais de faire à l'insu de Rhélas.

» Je suis resté convaincu que les Bibes ne peuvent être que des singes d'une espèce qui nous est inconnue et dont le cri se rapproche de la voix de l'homme. Il y a dans

l'échelle, sur laquelle la nature a placé les degrés de la race humaine, des échelons si bizarres et si inexplicables, que le Bibe tient peut-être le milieu entre le singe et l'homme. J'essayai vainement de faire partager mes opinions à Rhélas; rien n'a pu lui ôter de l'esprit que les Bibes sont de petits hommes qui n'habitent que les bois et portent malheur aux autres hommes.

» Les superstitions, les mœurs et les lois des Malgaches sont remarquables sous plusieurs rapports; je les ai étudiées avec un curieux intérêt, et j'ai eu occasion plusieurs fois de reconnaître que leur sauvage législation est sujette à des abus à peu près semblables à ceux qui se sont glissés dans la nôtre.

» La manière dont un marché se conclut

est assez bizarre pour que j'essaie de vous la raconter.

» Les deux parties contractantes se percent le corps au-dessous d'une des côtes, à deux pouces du cœur; ils se servent pour cette opération, qui doit être assez douloureuse, d'un instrument ressemblant à un grattoir, et ils laissent couler leur sang dans un petit vase de terre ou d'argent. Lorsqu'ils en ont recueilli la valeur de deux à trois cuillerées, ils mélangent chacun à leur tour ce sang dans une même tasse; puis, celui qui s'est saigné le premier commence à boire, et le second achève. On lave ensuite la tasse avec un peu d'eau-de-vie, qu'ils boivent encore. On applique alors sur la plaie une espèce de plante réduite en poudre, qui la ferme aussitôt. Ce violent astringent produit l'effet de la pierre infernale.

» Tous les engagemens d'amour ou d'amitié se pratiquent ainsi, et, grâce à cette coutume, qui accuse un reste de barbarie, les hommes et les femmes mariés ont le corps couvert de cicatrices.

» Les esclaves sont seuls exclus de cette bizarre manière de se jurer fidélité; ils ne peuvent prêter aucun serment, et le mariage ne leur est pas permis.

» C'est une assez singulière chose que le mariage dans l'île de Madagascar. On y prend les femmes à l'essai, et les maris, qui les regardent comme leurs esclaves, ont le droit de les tuer. Cependant, continua M. Charles Mandel, en remarquant le geste d'horreur qui venait d'accueillir ses paroles, cependant ceci n'a lieu que dans les parties les plus sauvages de l'île; les Malgaches qui dépendent de la reine ne peuvent tuer leur femme sans

rement détruites. Ils n'ont point de monnaie appartenant à leur pays. Ils coupent une piastre par la moitié ou en quatre morceaux, et souvent en plus petites fractions. Lorsqu'ils achètent des tissus, ils les mesurent à la brasse; quatre brasses s'achètent une piastre, deux brasses une moitié de piastre, et ainsi de suite. Toute espèce d'étoffe n'est achetée par les Malgaches que pour faire des manteaux ou être tournée autour de la tête. Une des grandes beautés pour ces insulaires, c'est d'avoir les dents noires. »

Un cri d'étonnement accueillit ces dernières paroles. Charles Mandel se leva; il avait l'air fatigué des longs détails qu'il venait de donner; on le remercia avec cette chaleur qui naît de l'impression plus ou moins vive que l'on reçoit d'une action ou d'un récit.

L'heure était avancée, on se sépara, et le

chanteur, qui n'avait pas chanté, fut le seul qui regagna sa demeure en se demandant comment on pouvait préférer une relation de voyage à un morceau de Rossini.

CHAPITRE HUITIÉME.

Le capitaine du Superbe.

Charles Mandel vint me voir quelques jours après ; il me raconta comment, avant de revenir en France, il avait visité Calcutta Pondichéry, Chandernagor, et doublé, dans ce voyage, les fonds qu'il remportait en France.

Charles Mandel avait le génie du commerce comme d'autres ont le génie des arts et des lettres ; mais il n'avait rien de ce qui rend le commerce aride et froid. Le bonheur des autres l'occupait avant le sien ; il n'était ni intéressé ni égoïste. Son cœur s'ouvrait à toutes les misères, à toutes les douleurs; il se rappelait ce qu'il avait souffert, et il tendait toujours la main aux jeunes gens pauvres et laborieux.

Il avait rapporté de ses voyages environ soixante mille francs ; il partagea cette somme par la moitié, et il dota sa sœur, comme il lui avait écrit huit ans auparavant qu'il le ferait. Henriette épousa un honnête et laborieux négociant.

Rassuré sur le sort de sa sœur, Charles Mandel recommença la vie aventureuse qui lui avait si bien réussi.

Il partit en 1833 pour l'Algérie, emportant quelques lettres de recommandation et une très petite somme d'argent, car il avait aussi songé à son frère.

L'heureuse étoile qui l'avait guidé à Madagascar et aux Indes, le suivit à Alger. Il y arriva à une époque où la fortune souriait à tout homme actif et intelligent. La première personne qu'il y rencontra, ce fut le capitaine du *Superbe*. L'excellent homme s'était fixé à Alger; il y vivait heureux entre sa femme et ses enfans, et il occupait une place aussi honorable que lucrative.

Charles Mandel, en le revoyant, lui sauta au cou; mais le brave capitaine ne le reconnut pas, et ce fut après une vive et joyeuse explication qu'il finit par retrouver dans le jeune et riche propriétaire d'Alger le pauvre petit garçon auquel il avait donné asile sur le *Superbe*.

Au bout de trois ans, Charles Mandel avait réalisé une fortune de dix mille livres de rentes, et il avait épousé la fille cadette de l'excellent capitaine.

Charles Mandel finit par s'attacher au sol arabe comme au sol natal ; ce délicieux climat, ces admirables bosquets d'orangers, cette mer calme et resplendissante des feux d'un soleil toujours pur, toujours éclatant, font de l'Algérie un pays enchanté.

En 1840, Charles Mandel était à la tête d'une fortune de trente mille livres de rentes, et jouissait d'une immense influence dans une ville où il avait apporté l'industrie la plus éclairée et une intelligence des affaires qui l'avait placé en première ligne.

Le pauvre enfant qui tournait des cocotiers pour faire vivre sa mère est aujourd'hui bien près de devenir millionnaire.

LE

JARDINIER DE ST.-OUEN

CHAPITRE PREMIER.

Louise.

Louis Roussel était un brave et laborieux ouvrier maçon ; il travaillait le lundi et ne s'enivrait pas le dimanche. Le travail, lorsqu'il marche de front avec l'intelligence et une bonne conduite, porte presque toujours d'heureux fruits.

Louis Roussel s'était marié ; il avait trois enfans, et songeait à assurer le sort de sa famille. Son zèle, son activité, et le talent qu'il mettait à manier la truelle et à diriger souvent le travail de ses camarades, le faisaient rechercher de tous les maîtres maçons ; il était aimé, considéré, et ne passait pas un seul jour sans rapporter à sa femme le prix de sa journée. Vivant modestement et de peu, il fit des économies, acheta un petit coin de terre, et se trouva au bout de douze ans maître maçon lui-même.

Etabli à Saint-Ouen, joli petit village au bord de la Seine, Louis Roussel y vit naître et grandir ses enfans, deux filles et un garçon. Louise, l'aînée de ses filles, devint et resta toujours l'objet d'une préférence qui fut peut-être la première cause du peu d'affection que lui témoigna sa mère.

Louise grandit en idolâtrant son père, et en craignant sa mère. C'était, sans contredit, une des plus jolies filles du village. Elle avait près de quinze ans lorsque son père tomba malade. Ce fut alors que Louise comprit qu'elle n'était pas venue dans ce monde seulement pour rire, jouer, se parer et danser le dimanche. Les soins qu'elle donna à son père, les tristes réflexions qu'elle fit pendant les longues nuits que, malgré son jeune âge, elle passait au chevet de son lit, lui montrèrent la vie sous une tout autre face; elle devint grave, attentive aux moindres choses, et ne voulut se livrer à aucune distraction.

— Tu tomberas malade, pauvre enfant, lui disait son père en attachant sur elle un regard plein d'amour et de tristesse.

— Non, cher père, répondait-elle; je suis forte et Dieu me soutient.

— Voilà cinq nuits de suite que tu me veilles.

— Je ne dormirais pas si j'étais dans mon lit, mon père; il me semble que personne, pas même ma mère, ne peut deviner comme moi tout ce dont vous avez besoin.

— Chère petite! reprit Roussel, il est vrai que tu devines jusqu'à mes désirs, je ne trouve rien de bon que ce que ta main me présente.

— Oh! guérissez bien vîte, mon père, vous voir souffrir me cause tant de peine!

— J'y fais mon possible, ma Louise; mais le mal est tenace, et, tu le vois, rien ne peut suspendre cette vilaine fièvre. Que veux-tu,

chère enfant ! à la grâce de Dieu ! si c'est sa volonté que je m'en aille de ce monde.

— Oh ! ne dites pas cela, mon père ! interrompit Louise en pleurant ; ce n'est pas à votre âge qu'on meurt ; vous êtes jeune encore.

— L'âge n'y fait rien, enfant.

— Allons, Louise, dit Madame Roussel en entrant, te voilà comme toujours faisant causer ton père, augmentant son mal. Entêtée que vous êtes ! si le médecin était là, il vous dirait comme moi : vous le tuez, ce cher homme, vous avancez la fin de ses jours.

— Taisez-vous, femme, reprit Roussel en essayant de se mettre sur son séant ; vous dites là de mauvaises paroles. Et toi, Louise, ajouta-t-il en se tournant vers sa fille qui sanglottait, calme-toi, et ne crois pas que tu

me fasses trop parler. Les momens qui se passent avec toi sont les seuls où j'oublie un peu mon mal. Donne-moi à boire, ma Louise.

La jeune fille essuya ses larmes, se baissa vivement près du foyer, prit dans l'âtre une petite cafetière, et versa de la tisane dans un bol que sa main tremblante faisait vaciller.

— Maladroite! dit avec humeur la mère Roussel; vous en jetez la moitié par terre; ça coûte pourtant assez cher!

— C'est bon, c'est bon, reprit le malade; si c'est cher, on le paiera. Grâce au ciel! je n'en suis pas réduit à me plaindre un peu de mauvaise tisane! Donne, ma Louise, et ne pleure pas; c'est ça qui me fait du mal.

Roussel eut toute la nuit un grand redoublement de fièvre; il avait fait de bien

tristes réflexions, et dès qu'il sut que sa femme était levée, il dit à Louise de la prier de venir lui parler; et comme elle entrait suivie de sa fille, il fit signe à cette dernière de les laisser seuls.

Madame Roussel était une femme de trente-huit à quarante ans, grande et forte, et d'une figure rouge et commune; à cela près elle avait d'assez beaux traits.

— Madeleine, lui dit le malade, il faut que je cause avec toi tandis que j'en ai encore la force. Je sens que je m'en vais et que je ne me relèverai plus de ce lit.

Il fit une pause et regarda sa femme.

— Ne va pas te mettre des idées comme ça en tête, s'écria Madame Roussel; voilà le beau temps qui va venir.

— Je ne le verrai pas le beau temps, dit Roussel, en tournant vers la fenêtre un regard qui semblait un dernier adieu fait aux arbres dépouillés de feuilles, qui se voyaient dans un petit jardin. C'est pourtant triste de s'en aller au moment où les bourgeons vont s'ouvrir, où les premières violettes percent sous l'herbe. Si du moins j'avais marié ma Louise!

— Tu ne penses qu'à elle, interrompit Madeleine avec aigreur.

— Hélas! c'est qu'elle est d'âge à me pleurer et à savoir ce qu'elle perd en me perdant. Mon petit François et ma petite Désirée sont encore trop enfans pour s'affliger beaucoup et je n'en suis pas en peine; tu les aimes et tu les soignes, ceux-là.

— Tu m'as pourtant dit que j'étais une mauvaise mère.

— Pas pour eux, Madeleine, tout le contraire ; mais pour ma pauvre Louise. Ah ça ! tu es souvent trop dure envers elle.

— Pardi ! je le crois bien. Le moyen de garder sa patience ! une mijaurée qui ne songe qu'à s'amuser, qui ne m'aide en rien dans le ménage, qui fait la dame ni plus ni moins que si elle avait des rentes.

— Et n'en a-t-elle pas en effet ? interrompit Roussel ; n'ai-je pas amassé de quoi la mettre à l'abri de la misère ?

— Oui, si elle travaille avec ça, si elle prend un état ; mais elle n'a de goût pour aucun de ceux que je veux lui faire apprendre.

— Cela viendra, femme, il ne faut pour cela qu'une parole de moi ! Peut-être ai-je eu tort de l'élever trop douillettement ; à présent

que je vois qu'il faut la quitter et ne plus veiller sur elle, je sens que j'aurais mieux fait de ne pas tant la gâter. Ecoute, Madeleine, c'est ma faute et non pas la sienne ; promets-moi que tu la prendras par la douceur, que tu n'augmenteras pas le grand chagrin qu'elle va avoir, que tu te rappelleras que tu es sa mère, que tu l'as portée dans ton sein et que tu l'as nourrie de ton lait ...

Roussel s'arrêta tout essouflé de fatigue et incapable de dire un mot de plus.

— Tu t'achèves, dit sa femme un peu émue, et cela pour l'amour de ta fille; comme si j'étais une marâtre ! comme si j'allais la rouer de coups.

— Ah ! je ne dis pas ça, murmura Roussel d'une voix éteinte; mais il y a des paroles qui font plus de mal que les coups !...

La porte s'ouvrit dans ce moment et le médecin entra. Il jugea à la figure de Roussel qu'il était encore plus mal que la veille, et il tâta son pouls avec cet air sombre qui avertit du danger que court un malade.

— Ça va mal, docteur, dit Roussel en se ranimant un peu, ça va mal, n'est-ce pas ?

— Mais, répondit le médecin, cela pourrait aller mieux ; vous vous agitez trop, père Roussel.

— Quand je le disais ! s'écria Madeleine.

— Il ne faut pas le contrarier, reprit le médecin, et s'il a envie de manger un biscuit, une orange, il ne faut pas les lui refuser.

— Ça va mal — ça va mal ! répéta Roussel en voyant le médecin s'éloigner, suivi de sa femme.

— Allons, pensa-t-il, puisque c'est la volonté de Dieu, qu'elle s'accomplisse! Tout mon regret c'est de laisser ma Louise, et puis aussi de n'avoir pas achevé cette maison que j'étais en train de faire bâtir. Jolie maison, ma foi! qui l'achèvera? ce que c'est que de nous, bon Dieu!

Et se tournant du côté de la ruelle, il tomba dans un profond engourdissement.

CHAPITRE DEUXIÉME.

Le lit de mort.

Cependant Louise était rentrée sur la pointe des pieds, et, croyant que son père dormait, elle venait de s'asseoir auprès de la fenêtre, et elle regardait, en souriant tristement, de petits moineaux qui se disputaient

sur les planches du balcon quelques miettes de pain qu'elle avait jetées le matin, pour réjouir son père de leurs cris et de leurs joyeux battemens d'ailes.

De temps en temps elle se tournait vers le lit et écoutait la respiration brève et saccadée du malade; de grosses larmes roulaient sur ses joues pâles et amaigries par l'inquiétude et la fatigue. Ce fut dans un de ces momens qu'elle aperçut sur le seuil de la porte, sa mère qui s'avançait, tenant par la main son frère et sa sœur.

Mettant vite un doigt sur sa bouche, elle leur fit signe de ne pas faire de bruit.

— Ne dirait-on pas, dit la mère en s'avançant toujours, que nous marchons comme des éléphans?

— Il dort, ma mère, dit Louise bien bas.

— Est-ce que nous faisons plus de bruit que vous? répondit Madeleine avec humeur. A cette voix, qui le faisait toujours tressaillir depuis qu'il était malade, Roussel se retourna et fixa sur sa femme et sur ses enfans un regard morne et abattu.

— Approchez, mes bijoux, dit Madeleine en poussant François et Désirée près du chevet du lit; embrassez votre père et demandez-lui sa bénédiction.

Roussel, à ces mots, se dressa sur son coude; et, attirant à lui ses enfans, il les embrassa et les bénit; puis, regardant sa femme, il lui dit :

— Aime Louise autant que je les aimais, c'est tout ce que je te demande.

Louise s'était approchée, et, voyant une larme glisser le long de la joue de sa mère;

elle se pencha vers elle et l'embrassa. Madame Roussel ne la repoussa point comme elle avait coutume de faire ; au contraire, elle la retint dans ses bras et dit à son mari :

— Si elle est bonne fille, je serai bonne mère.

— Dieu t'entende ! répondit le père en soupirant. Et toi, Louise, fais aussi quelque chose pour moi : prends un état ; suis les conseils de ta mère.

— Oh ! oui, mon père, je le ferai, s'écria la jeune fille en sanglottant ; car elle voyait bien que son père allait de plus en plus mal.

— Ne veux-tu pas voir M. le curé ? dit Madeleine un moment après.

Louis Roussel, en entendant ces mots, devint plus pâle.

— Est-ce donc, demanda-t-il, que la chose presse?

Madeleine se détourna en pleurant, et Louise se précipita à genoux devant son père.

— Au fait, murmura-t-il, mieux vaut à présent que plus tard. Et joignant les mains avec la résignation de l'homme de bien qui se voit mourir, il regarda sortir sa femme.

Les deux enfans se tenaient dans un coin ; François avait huit ans, Désirée en avait dix : leurs petites figures étaient sérieuses, et l'on voyait qu'ils avaient le cœur gros.

— Appelle-les, Louise, dit le père d'une voix émue. Louise fit signe aux enfans ; ils s'avancèrent à petits pas, et s'agenouillèrent auprès de leur sœur aînée.

— Priez pour moi tous les trois, ajouta Roussel en les regardant avec des yeux auxquels l'amour paternel donnait seul encore de l'expression ; priez pour moi, afin que Dieu me pardonne de n'avoir pas fait trois parts égales de ma tendresse. Pauvres petits ! à présent que je vais les quitter, je sens que je les aime bien.

—Non, papa, s'écrièrent les enfans en pleurant, tu ne nous quitteras pas ! Tu vas guérir; tu iras bien pour les fêtes de Pâques, et tu nous achèteras de beaux œufs rouges, dit le petit François en souriant au milieu de ses larmes.

— Voilà M. le curé; et Louise se leva vivement en écartant son frère et sa sœur du lit de son père.

Mais Roussel ne l'entendit pas ; il com-

mençait à sentir ses idées se confondre et se perdre dans son cerveau affaibli par la fièvre, la diète et de longues insomnies.

Le curé s'approcha. C'était un digne prêtre, sévère à lui-même, indulgent aux autres; sa parole, pleine d'onction, pénétrait au fond des âmes comme la rosée du ciel pénètre au fond du calice des fleurs. Il était aimé de ses paroissiens, et sa charité ne connaissait ni veilles, ni fatigues, ni obstacles.

— Vous êtes donc bien malade, mon pauvre Roussel? dit-il en se penchant vers le mourant. Et prenant sa main, qui pendait au bord du lit, il ajouta : Me reconnaissez-vous, mon ami?

Roussel ouvrit ses yeux à demi-voilés, et murmura : Oui, Monsieur le curé.

— Ne voulez-vous pas vous confesser?

— Je tâcherai de faire les réponses, répondit Roussel. Et comme sa femme et ses enfans allaient quitter la chambre, il leur fit signe de rester. Je n'ai rien à dire que vous ne puissiez entendre, ajouta-t-il. Et alors il commença à se confesser, tandis que Madeleine et les enfants priaient à genoux.

— Hélas ! dit-il d'une voix éteinte, je m'en vais à Dieu, s'il lui plaît me faire cette grâce, sans avoir la conscience chargée de remords. Je n'ai qu'une chose à me reprocher peut-être : c'est d'avoir trop aimé cette pauvre enfant. Et de sa main défaillante il désignait Louise.

— Allez en paix, mon fils, dit l'homme de Dieu ; Louise se conduira de manière à ce que le ciel s'ouvre pour vous ! Qu'elle se rappelle toujours, ajouta-t-il d'une voix plus grave, que de sa conduite dépend votre entière ab-

solution ; ses fautes retomberaient sur vous, et seraient attribuées à votre trop grande faiblesse pour elle. »

— Tu entends, Louise? murmura Roussel.

Ce furent ses dernières paroles ; le délire le prit presque aussitôt après qu'il eut reçu les derniers sacremens. Le bon curé récita près de lui les prières des mourans, et le veilla toute la nuit entre Louise et Madeleine qui pleuraient amèrement.

Vers le point du jour, le malade sembla se ranimer un moment, comme on voit une lampe prête à s'éteindre filer tout à coup une lueur éclatante et rapide. Durant ce court instant, il posa ses mains sur la tête de ses enfans pour les bénir, jeta un dernier regard à sa femme, et expira le front appuyé sur le sein de Louise.

Le jour vint. Madame Roussel se retira, emmenant ses enfans; Louise resta en prières avec le bon curé. Sa douleur était si vive, si poignante, qu'elle en était pour ainsi dire accablée, et ne pouvait plus, dans l'engourdissement de ses forces et de ses pensées, comprendre toute l'étendue de la perte qu'elle venait de faire. Ce fut lorsque le temps eût ramené dans l'intérieur de la maison le repos qui en avait fui, et cette régularité d'action qui ne peut plus exister quand on donne tous ses soins à un malade, ce fut alors que Louise sentit le vide qui s'était fait autour d'elle, et que l'avenir lui apparut triste et désolé.

Les paroles du curé étaient toujours présentes à sa mémoire, et la jeune fille, docile aux moindres ordres de sa mère, mettait tout en œuvre pour s'en faire aimer.

Elle allait en apprentissage chez une coutu-

rière en robes, et, quelle que fût sa répugnance pour un travail assidu, elle arrivait la première chez sa maîtresse et en sortait la dernière. Ses progrès furent rapides, et au bout d'un an Louise taillait une robe avec plus de grâce et d'élégance qu'aucune des couturières établies à Saint-Ouen.

CHAPITRE TROISIÈME.

Les deux amoureux.

Louise avait seize ans, elle était jolie; mais, ce qui plaisait en elle, c'était un air décent et réservé qui la faisait remarquer entre toutes ses compagnes.

Il y avait au château de Saint-Ouen un

brave garçon nommé Billard ; il aimait Louise et l'avait demandée en mariage à son père, peu de mois avant sa mort. Le père Roussel savait que Billard était un honnête ouvrier, un habile jardinier, au service de la comtesse du Cayla depuis cinq ans, et qu'il joignait à la bonne conduite, dont il avait toujours donné des preuves, quelques petites rentes dans son pays, situé à plusieurs lieues de Saint-Ouen.

Ce mariage lui semblait donc pouvoir faire le bonheur de sa fille ; mais elle était trop jeune, et il dit à Billard :

— Il faut attendre, mon garçon.

Billard répondit :

— Père Roussel, j'attendrai.

Cependant Louise ayant appris de son père ce qui venait de se passer, assura qu'elle

n'épouserait jamais Billard, parce qu'il avait douze ans de plus qu'elle, et qu'il ne lui plaisait pas.

Roussel fut affligé de ce refus; mais il ne voulut pas contrarier sa fille, et le lendemain il dit au jardinier :

— Que veux-tu, mon garçon, j'avais bonne volonté, mais Louise ne veut pas.

Billard s'éloigna le cœur gros de larmes, et pendant bien des jours il tailla ses arbres tout de travers, et sema des graines de légumes pour des graines de fleurs. Enfin, las de faire bévue sur bévue, il tâcha de commander à son chagrin.

— Après tout, se dit-il, il y a d'autres filles dans le pays.

Mais chaque fois qu'il revoyait Louise, soit

à l'église, soit à sa fenêtre occupée à coudre ou à faire travailler sa petite sœur, Billard se troublait et murmurait :

— Il n'y a qu'une mam'selle Louise! ayons patience, peut-être plus tard voudra-t-elle bien de moi!

Et Billard prenait plus de soin de sa toilette, et continuait à être sobre, rangé et bon travailleur.

Toutes les mères disaient :

— Billard sera un bon mari; s'il pouvait choisir une de nos filles, elle serait sûre d'être heureuse.

Mais Billard répétait à qui voulait l'entendre :

— J'épouserai Louise Roussel, ou je ne me marierai point.

Et chacun dans le village pensait que Louise faisait bien *la dégoûtée* en refusant un aussi bon parti.

— Ça fait la dame, disaient les commères; ça regarde comme au-dessous d'elle un garçon jardinier; il lui faudrait un beau monsieur toujours ganté. Le tablier de coton bleu et la brouette, voilà ce qui fait tort à Billard; s'il avait pour deux liards de raison, il tournerait ses pensées d'un autre côté.

Le temps s'écoulait, il y avait près de deux ans que le père Roussel était mort.

Louise avait quitté le deuil, et depuis quelques mois on disait dans le village qu'elle souriait plus souvent à François Bourdin qu'aux autres jeunes gens du pays.

François était maître charpentier; il avait

hérité du bien de son père et de ses pratiques ; mais depuis deux ans qu'il était orphelin et qu'il dirigeait lui-même ses propres affaires, le bruit public était qu'il les dirigeait fort mal. François avait une jolie figure et des manières moins communes que celles de ses camarades; peut-être était-ce pour cela que Louise le remarquait, et se sentait attirée vers lui ; et puis il n'avait que vingt-deux ans ; et Louise pensait que, si sa mère le voulait, elle épouserait bien volontiers M. Bourdin.

Le jeune charpentier, de son côté, aimait beaucoup mademoiselle Louise, et profitait de la permission qu'il avait depuis longtemps d'aller chez le père Roussel pour y passer toutes ses soirées du dimanche. Cependant la mère de Louise le recevait de plus en plus froidement, car elle s'était aperçue que ce

jeune homme plaisait à sa fille ; et elle savait qu'il n'avait pour lui que sa jolie figure et un assez bon cœur.

Tout le monde s'accordait à dire que François était un paresseux, un garçon sans conduite, ne songeant qu'à s'amuser, et faisant des dettes pour satisfaire son goût pour la toilette et pour les joyeuses parties de cabarets.

— Ce jeune homme n'est point ton fait, dit un jour madame Roussel à Louise ; je ne veux plus qu'il vienne ici.

La jeune fille voulut justifier François, la mère tint bon ; Louise pleura, mais elle obéit ; et, depuis ce moment, la porte de madame Roussel ne s'ouvrit plus à François Bourdin.

— Il faut que je fasse ce sacrifice à la

mémoire de mon père, pensait Louise; peut-être me parlerait-il comme fait ma mère, s'il vivait.

Madame Roussel ne maltraitait plus sa fille, et s'avouait qu'elle faisait tout son possible pour lui plaire; mais, au fond de son cœur, elle avait pour ses autres enfans beaucoup plus de tendresse qne pour Louise; car elle ne pouvait oublier que son mari avait toujours aimé cette enfant plus que son frère, sa sœur et elle-même.

— C'est une triste chose qu'une femme qui n'est appuyée sur aucun parent, et qui reste veuve à mon âge à la tête d'affaires qu'elle ne sait pas mener, et de trois enfans dont deux ne sont point élevés.

Voilà ce que, depuis deux mois, madame Roussel disait à ses voisines chaque fois

qu'elle trouvait l'occasion de parler de son veuvage.

Certainement, pensaient les voisines, la mère Roussel songe à se remarier; autrement elle ne parlerait pas ainsi.

Et les voisines devinaient juste. Madame Roussel avait fait la connaissance d'un maître maçon, nommé Duval; cet homme habitait les Batignolles; il était bon ouvrier et possédait un peu de bien. Pierre Duval pouvait avoir cinquante ans, et sa figure, vulgaire et d'une laideur peu agréable, prévenait mal en sa faveur. Cependant tout le monde disait qu'il n'était point méchant, et qu'il avait de bons antécédens. Il avait songé à épouser madame Roussel, parce qu'il savait qu'elle pourrait lui procurer toutes les pratiques du pauvre défunt, et qu'elle avait en outre de fortes économies ; ce qui faisait que madame

Roussel était encore, malgré ses trois enfans, un fort bon parti.

De son côté la mère de Louise avait réfléchi qu'elle serait bien seule, dans son ménage, une fois sa fille aînée mariée, et que le bien et le travail de Duval, mis avec sa petite fortune, leur feraient *un avoir* assez considérable pour qu'ils pussent tenir une des meilleures maisons du village. Une seule chose l'embarrassait, elle ne savait comment annoncer à Louise qu'elle allait se marier, et elle remettait de jour en jour une confidence qui lui coûtait beaucoup. Mais Duval ne comprenant rien à ces délicatesses, et s'ennuyant de tous ces retards, déclara que s'il ne se mariait pas tout de suite il ne se marierait pas du tout.

Madame Roussel s'arma d'une ferme résolution, et un soir que ses enfans étaient cou-

chés, et que Louise achevait une robe pour une jeune fille du village qui se mariait le lendemain matin, elle prit occasion de cette robe de noces pour parler ainsi :

— Tu vas avoir dix-huit ans, Louise ; tu es jeune encore, je le sais ; mais tu es d'âge à te marier, et je voudrais que tu eusses fait de bonnes réflexions en faveur de Billard.

— Je suis heureuse comme je suis, ma mère, répondit Louise ; j'ai un état et un petit commerce d'indiennes et de mouchoirs qui font que je ne vous coûte rien ; laissez-moi vivre comme cela le plus long temps possible.

— Je ne dis pas que tu me coûtes, Louise; je te rends justice : tu es devenue laborieuse, et je n'ai point à me plaindre de toi ; mais je voudrais te voir bien établie, parce qu'enfin

on ne sait pas ce qui peut arriver .. Je puis te manquer tout à coup, et alors...

— O ma mère ! s'écria Louise en n'achevant pas de tirer son aiguille, Dieu ne voudra point me donner ce dernier chagrin, et, grâce au ciel, votre santé est parfaite ; vous ne vous êtes jamais mieux portée !

Madame Roussel toussa une ou deux fois, et reprit :

— Je ne pense point à mourir ; ce n'est pas de cela dont je voulais parler ; à mon âge, on a, Dieu merci, d'autres idées ! Mais enfin, Louise, on n'est pas pour toujours vivre ensemble, et si tu allais de ton côté, moi j'irais du mien.

Louise regarda sa mère sans la comprendre.

—Penses-tu, reprit madame Roussel, que je puisse toujours rester comme je suis ? Les

ouvriers n'obéissent point à une femme, ou du moins lui obéissent fort mal ; et, au lieu d'augmenter ma petite fortune, je la vois diminuer tous les jours. Il faut un homme à la tête d'une maison, et puisque M. Duval a bien voulu penser à moi, je ne vois pas pourquoi je refuserais de donner à mes enfans un protecteur. En un mot, ma fille, et sans y aller davantage par quatre chemins, je vais me marier.

— Vous marier, ma mère !...

Louise, en disant ces mots, devint toute pâle, et son ouvrage lui tomba des mains.

— Eh bien, est-ce que ça te fait tort en quelque chose ? Est-ce que je ne te donnera pas ta part, si tu la veux ? Qu'est-ce donc qui te fait pleurer ?

— O ma mère ! s'écria Louise en sanglot-

tant, je ne tiens pas à l'argent ; mais je n'appellerai jamais du nom de père un étranger, un homme qui viendra prendre ici la place de celui qui m'aimait tant !

— Et d'abord, reprit madame Roussel avec humeur, nous ne resterons pas ici ; nous irons demeurer aux Batignolles.

— Ma mère, vous êtes bien libre d'agir comme bon vous semblera, dit Louise en essuyant ses yeux ; mais je n'irai point demeurer chez M. Duval ; je ne quitterai point le toit qui m'a vue naître, la chambre où j'ai fermé les yeux à mon pauvre père, pour aller vivre là où je n'aurais peut-être que rebufades et mauvais procédés à essuyer !

— Ainsi, vous préférez rester seule ici, à venir avec moi et M. Duval aux Batignolles ?

— Oui, ma mère; et j'espère me conduire assez bien pour me faire respecter, quoiqu'il soit triste, en effet, et peu convenable peut-être, de rester seule à mon âge.

La mère et la fille se séparèrent alors. Madame Roussel n'était pas fâchée, au fond du cœur, que Louise ne vînt pas habiter avec elle et son nouveau mari; c'est pourquoi elle n'avait pas insisté. Louise pleura amèrement; elle ne pouvait supporter la pensée que son frère et sa sœur allaient désapprendre à se souvenir de leur père, pour réunir sur un étranger toutes leurs innocentes caresses, et ne recevoir peut-être que des coups. Elle veilla toute la nuit, et acheva sa robe de noces en la mouillant de ses larmes.

CHAPITRE QUATRIÈME.

La mère et la fille.

Un mois après, madame Roussel était madame Duval, et Louise se trouvait seule dans la maison paternelle.

La jeune fille comprit, avec une raison au-dessus de son âge et qui prenait sa source

dans une piété vraie et profonde, qu'elle devait se priver désormais des plaisirs les plus innocens et cesser d'aller le dimanche se promener avec d'autres jeunes filles dont la plupart n'étaient que des camarades. Elle se rendait à la grand'messe, et tant que durait le jour, elle s'occupait de son petit jardin qui lui rappelait son père; puis elle passait ses soirées à lire quelques livres de piété ou d'histoire qu'elle tenait du curé.

Le temps lui semblait souvent bien long, et le travail le plus assidu parvenait seul à la sauver de l'ennui et de la tristesse qui accompagnent presque toujours une entière solitude.

Deux mois venaient de s'écouler ainsi. Personne dans le village ne pouvait trouver à redire à la conduite de Louise, et tout le monde blâmait sa mère.

François Bourdin avait essayé de se faire de nouveau recevoir chez mademoiselle Roussel ; mais la courageuse fille, étouffant la voix de son cœur, refusa même de lui parler. François, tout mauvais sujet qu'il était, aimait Louise ; il tâcha de mettre dans ses intérêts le père Duval ; il éprouva un nouveau refus et revint à Saint-Ouen de fort mauvaise humeur.

Chaque fois que Louise sortait, elle le trouvait sur son chemin, et alors elle détournait la tête en rougissant. Il lui écrivit, elle lui renvoya ses lettres, sans les lire.

— Dieu et mon père me voient, pensait-elle, j'aime François, mais j'ai tort de l'aimer, puisque je ne puis l'estimer, et je serais bien coupable si je cédais à ses prières et au penchant qui m'entraîne vers lui. Il faut avant toute chose

qu'une femme puisse estimer son mari, et qu'elle ne s'expose pas à rougir de lui. François m'aime, mais combien de temps cela durera-t-il? Et qu'est-ce que c'est qu'un attachement qui ne donne pas le courage de se conduire honorablement? Une erreur de cœur que la raison ne peut sanctionner, que Dieu ne peut bénir! François va toujours au cabaret et ne travaille presque jamais; il mangerait le peu de fortune que mon pauvre père a gagnée à la sueur de son front et je resterais dans la misère avec des enfans peut-être! Pour quelques mois de bonheur j'aurais bien des années de chagrins et de larmes. Le plus grand malheur qui puisse arriver à une jeune fille, c'est d'aimer un homme qui n'est pas digne d'elle: la figure, l'esprit, les manières mêmes, ne sont rien auprès de qualités solides et de vertus qui assurent l'honneur et le bien-être de la famille. Il faut absolument que

je parvienne à ne plus penser à ce jeune homme, et avec du courage et une ferme volonté je sens bien que j'en viendrai à bout.

Louise ne s'était pas trompée, et à mesure qu'elle se détachait de Bourdin le charpentier, elle tournait sa pensée vers Billard, le jardinier du château.

Pour lui, dans le village ce n'était qu'un concert de louanges, et depuis cinq ans qu'il était au château de Saint-Ouen on n'avait que des éloges à donner à son zèle, à son activité, à son intelligence. Au lieu d'aller au cabaret, il passait ses heures de loisir à étudier dans les livres l'art utile du jardinage, et il mettait de côté chaque année les trois quarts de ses gages et les petites gratifications qu'il recevait de temps à autre; car, de garçon jardinier qu'il avait d'abord été, Billard était arrivé, par sa conduite et son talent, à deve-

nir jardinier en chef. Tout prospérait autour de lui ; il avait trente ans et pensait à Louise comme au premier jour.

François et Billard ne s'aimaient point et on ne les voyait jamais ensemble.

François, au fond du cœur, se rendait justice ; il sentait qu'il n'était pas fait pour rendre une femme heureuse, et il ne conservait plus l'espoir d'épouser Louise, car il voyait qu'elle était aussi raisonnable que jolie. Mais sa haine pour Billard s'était accrue de toutes les rigueurs de Louise, et ainsi qu'il arrive presque toujours aux êtres vicieux, il s'en prenait de ses fautes à celui dont la bonne conduite faisait ressortir davantage ce que la sienne avait de répréhensible.

Billard ne haïssait point François, mais il ne l'estimait pas, et il voyait avec joie Louise

s'en éloigner tous les jours un peu plus. Aussi discret que fidèle, Billard regardait de loin la jeune fille tous les dimanches à la messe, et le soir il errait souvent dans sa rue, écoutant les voisins parler d'elle.

Les plus beaux bouquets du château se trouvaient chaque matin, comme par enchantement, sur la fenêtre de Louise depuis que le jardinier du château savait qu'elle avait le courage de lutter contre son penchant pour le beau charpentier. Ces fleurs occupaient Louise, et venaient égayer sa solitude de leurs vives couleurs et de leurs doux parfums.

Les choses en étaient là, lorsque madame Duval apprit par la rumeur publique que tout le village de Saint-Ouen s'était soulevé contre elle, l'accusait d'être mauvaise mère, et d'avoir préféré se marier à garder auprès d'elle une fille aussi jolie que bonne, et

qu'elle avait abandonnée à tous les dangers qui entourent la jeunesse lorsqu'elle n'a ni appui ni protecteur.

Madame Duval, fort irritée de ce qu'elle appelait des calomnies, prit le parti de retourner à Saint-Ouen et d'exiger que Louise la suivît aux Batignolles ou se décida à se marier, et cela sans délai, pour faire taire les mauvaises langues et lui mettre enfin l'esprit en repos.

Louise réfléchit un moment; puis, relevant ses beaux yeux, et les fixant sur sa mère, elle dit d'une voix douce et calme :

— Mon choix est fait.

— Tu vas me suivre? reprit madame Duval.

— Non, ma mère, parce qu'en vous suivant, il faudrait appeler monsieur Duval mon père et que cela m'est impossible.

— Tu vas donc te marier?

— Oui, ma mère.

— Et avec qui, s'il te plaît ? avec ce vaurien de Bourdin? A ton aise, entêtée; mets-toi dans la misère ; ce sont tes affaires après tout.

Le cœur de Louise se grossit de larmes à la pensée que sa mère séparait ainsi son sort du sien, et ce fut d'une voix altérée qu'elle prononça ces mots :

— J'épouserai monsieur Billard, s'il veut bien encore m'honorer de sa demande.

— C'était bien la peine de le refuser pour en venir là deux ans et demi plus tard! s'écria madame Duval avec une surprise pleine de reproches.

— J'ai vieilli, ma mère, et j'ai réfléchi, re-

prit doucement Louise. Monsieur Billard est un honnête homme ; je serai heureuse avec lui, et je pense qu'il le sera aussi avec moi, ajouta-t-elle, car je ferai toujours mon devoir, et je serai reconnaissante de lui voir oublier un refus que je n'aurais pas dû faire.

— Tu es bien décidée ? tu n'y auras pas de regrets ?

— Non, ma mère.

Madame Duval se rendit au château, fit demander Billard, et après s'être assurée qu'il aimait toujours sa fille, elle lui dit :

— Louise vous a refusé parce qu'elle n'était qu'une enfant ; mais aujourd'hui elle a fait de sages réflexions, et elle pense que vous pourrez la rendre heureuse.

Billard, à ces mots, jeta loin de lui sa bê-

che, son tablier bleu et s'élança vers la porte du jardin.

— Où allez-vous, monsieur Billard? dit madame Duval étonnée.

— Où je vais! s'écria le jardinier en s'arrêtant un moment ... je vais la remercier! je vais lui dire que je l'aime, que je l'estime, que je ferai son bonheur, et que je suis plus heureux qu'un roi!

— Il est poli, ce monsieur Billard! disait madame Duval en le voyant courir comme un fou dans la direction de la maison qu'habitait Louise.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Le mariage.

La tête de la jeune fille se montrait à sa fenêtre au milieu des plus belles fleurs du jardin du château. En voyant accourir Billard, Louise rougit et se retira toute confuse au fond de sa chambre.

Mais quand le jardinier entra, craintif et tremblant comme un enfant, ne sachant par quels mots exprimer sa joie, Louise fut à lui avec une timidité pleine de grâce, et, lui tendant la main, elle dit :

— Soyez le bien venu ici, monsieur Billard; il ne tiendra qu'à vous d'y être le maître, si vous voulez bien toujours me prendre pour femme.

— Si je le veux! s'écria Billard, oh! mam'selle Louise, je vous aime deux fois plus qu'autrefois, car je sais tout ce que vous valez, et le sacrifice que vous avez su faire à la raison.

— Ne parlons pas de cela, monsieur Billard. Je serai, s'il plait à Dieu, une bonne ménagère, et je ne vous donnerai jamais sujet de vous rappeler que j'ai pu un seul

moment méconnaître vos bonnes qualités...

— Chère mam'selle Louise, reprit Billard, je suis si heureux que j'ai peur de rêver! à quand notre mariage? Il faut en fixer le jour si vous voulez que je croie à mon bonheur.

— Oh! mon Dieu! dit madame Duval en entrant, c'est bien facile, d'aujourd'hui en huit, si Louise le veut.

Billard regarda la jeune fille d'un air craintif.

— Ce sera comme ma mère vient de dire, reprit Louise en souriant et en rougissant.

Jamais préparatifs de noce ne furent plus vite faits; madame Duval s'occupa du trous-

seau de sa fille, et lui forma une jolie dot.

Tout fut prêt le huitième jour. Alors de bien grand matin on vit la petite porte du parc s'ouvrir sur la rue de Paris, et Billard, aidé d'un de ses camarades, pousser devant lui une brouette chargée de pots de fleurs et de caisses d'arbustes odoriférans.

— Qu'est-ce que tu fais donc, Billard? criaient les voisins en se mettant aux portes.

— Je vais parer l'église, répondait Billard sans s'arrêter.

Durant deux heures on vit passer les plus belles fleurs du château et de grandes branches d'arbres que l'heureux fiancé de Louise portait sur ses épaules, comme s'il eût voulu

transplanter le parc dans l'église. Tout le monde lui souriait et se disait :

— C'est plaisir de voir la joie de ce brave garçon.

A midi, le temps qui avait été fort sombre s'éclaircit, et le soleil parut comme pour rendre la fête complète et présager à Louise un heureux avenir.

Deux clarinettes et un violon se firent entendre, et une vingtaine de jeunes gens, parés de leurs habits du dimanche, ayant des gants blancs et une foule de petits rubans de toutes couleurs à leur boutonnière, s'arrêtèrent avec la musique devant la porte du château. Une demi-heure après, on vit sortir une douzaine de personnes bien parées, bien joyeuses, hommes, femmes, enfans, toutes attachées au service des maîtres du château de Saint-

Ouen, et ayant au milieu d'elles *le marié*, l'heureux Billard, mis comme un seigneur, habit noir et pantalon noir du plus fin drap, gilet de piqué blanc, et force petits rubans rouges, bleus, blancs, roses, flottant à sa boutonnière. Le cortége se mit en route, musique en tête, au milieu d'une haie de curieux dont les regards et les voix souhaitaient à Billard tout le bonheur possible, et cela du fond du cœur; car le village a cela de bon : on n'y dit que ce qu'on y pense.

Louise attendait chez elle; sa mère, son beau-père, son frère et sa sœur étaient aussi joyeux qu'elle était calme et rêveuse; elle avait un long voile de tulle brodé, retenu sur sa tête par une couronne de fleurs d'oranger, une robe blanche de satin de laine broché, un bouquet semblable à sa couronne, des gants et des souliers blancs.

Elle était pâle, mais jolie comme beaucoup de dames de la ville voudraient l'être. Le cortége la prit en passant, et la noce se remit en marche aux sons aigus des clarinettes et du violon, auxquels se mêlait le bruit étourdissant des coups de fusil que les amis de Billard tiraient sur la place de l'église.

Le mois d'octobre touchait à sa fin, et la blanche parure de Louise était peu en harmonie avec les nuages grisâtres qui flottaient dans le ciel et les feuilles qui jonchaient la terre humide. Mais aux environs de Paris on ne voit aucune jeune fille se marier avec une robe de couleur, ainsi que cela se fait presque toujours en Bretagne, où le drap remplace, quelque temps qu'il fasse, la soie et la mousseline que l'on porte ici en hiver comme en été.

La noce est entrée dans l'église; la jeune ma-

riée s'avance, les yeux modestement baissés, et s'agenouille devant l'autel qui ressemble à une vaste et odoriférante corbeille de fleurs.

Un murmure flatteur s'élève autour d'elle.

— Voyez, se disent les jeunes paysannes qui se pressent et s'entassent en montant sur les barreaux des chaises à l'endroit où l'on peut apercevoir Louise, voyez comme elle est jolie; elle a l'air d'une petite vierge!

Et les mères ajoutent :

— Elle est jolie parce que Dieu l'a bénie, parce qu'elle a fait son devoir et s'est conduite comme toute fille qui veut être estimée et heureuse fera bien de le faire. Elle a eu de la raison, du courage, et voilà qu'à présent elle en recueille déjà le fruit; car il y a

sur sa figure un calme qui fait plaisir à voir.

— François Bourdin est-il là ? demanda tout bas une des paysannes.

— Non ! répondirent plusieurs voix à la fois ; il a quitté Saint-Ouen hier au soir pour n'y plus revenir. Il ne veut pas voir le bonheur de Louise, et il craint le mépris que les honnêtes gens commencent à lui montrer. Si cela peut être une leçon pour lui, tant mieux.

L'arrivée du curé mit fin à tous les commérages, qui commençaient à devenir nombreux et bruyans.

La mère de Louise pleura tant que dura la cérémonie ; elle se faisait plus d'un reproche dans ce moment solemnel, où la prière amollissait son cœur et l'ouvrait à des sentimens plus tendres pour sa fille. Le cœur

d'une mère peut se refroidir, mais il ne se ferme jamais. Les larmes de madame Duval et les regards pleins d'intérêt qu'elle jetait sur Louise firent le sujet de bien des remarques, et les personnes qui jusque-là avaient blâmé sa conduite se sentirent émues et prêtes à lui rendre leur estime.

Lorsque la messe fut achevée, et que la noce se remit en marche, elle s'arrêta sur le seuil de l'église ; et là, en face du dieu qui aime, bénit et pardonne, entre l'autel consacré aux saints mystères et la campagne qui se parait d'un dernier soleil, Billard embrassa sa femme. Madame Duval, son mari, ses enfans et les parens qui se trouvaient réunis autour d'elle, l'embrassèrent aussi. Les joues pâles de la jeune mariée étaient devenues toutes rouges, et l'on put remarquer, lorsque vint le tour de madame Duval, qu'une

larme tomba des yeux de Louise sur le bouquet qui tremblait à son côté. La pauvre enfant pensait à son père, qui n'était pas là pour la presser sur son cœur ; à son père, qui aurait été si heureux du choix qu'elle avait fait !

— Ah ! du moins, se dit-elle avec un sourire qui allait le chercher dans le ciel, il me voit, il me bénit, et c'est à son dernier vœu que je vais devoir le bonheur de toute ma vie.

Le regard de Louise, à cette pensée, se tourna vers son mari, et elle sentit qu'elle l'aimait.

Le jeune ménage habite depuis ce jour le château de Saint-Ouen. Billard a repris son tablier de coton bleu, Louise sa petite robe d'indienne ; tous deux travaillent gaîment, et voient chaque heure qui s'écoule ajouter à leur bonheur.

CHAPITRE SIXIÈME.

Le château de Saint-Ouen.

L'histoire que je viens de raconter ici n'a qu'un seul mérite, elle est vraie. La mère de Louise a rudement expié le désir qu'elle avait de donner un successeur à son premier mari. M. Duval n'est ni brutal, ni méchant, mais

il est devenu ce que l'on appelle dans la campagne *un bon à rien*, il se repose sur sa femme du soin des affaires et passe au cabaret une grande partie de son temps. Lorsqu'il se rend au château de Saint-Ouen, ce qui lui arrive rarement, il se plaint à Louise de ce que sa mère lui offre toujours le défunt pour exemple, et Louise, de sa plus douce voix, cherche à ramener l'harmonie dans le ménage de sa mère.

J'ai vu Louise en allant visiter le château de Saint-Ouen, et je ne terminerai pas cette histoire sans dire un mot de ce château et de sa gracieuse et spirituelle propriétaire.

Madame la comtesse du Cayla a conservé une grande vivacité d'esprit et une grâce tout à la fois affable et réservée. Elle cause bien, raconte encore mieux, et les quelques

heures que je passai avec elle m'ont laissé un très bon souvenir. Elle a beaucoup voyagé et voyage encore, elle aime passionnément à monter à cheval, et, quoique d'un âge qui ne semble plus s'accorder avec de tels exercices, elle suit les chasses, comme elle pouvait le faire à trente ans, et ne jamais rester en arrière.

Elle habite Tours et ses environs plus souvent que son château de Saint-Ouen, dont elle me fit les honneurs avec une amabilité parfaite. Ce château est moderne, il a remplacé le vieux château seigneurial bâti en 1660, et qui fut acheté, en 1745, par madame de Pompadour.

Mais ce vieux château démoli par la bande Noire, n'a laissé aucun souvenir, tandis que celui qui existe aujourd'hui est à jamais cé-

lèbre dans l'histoire par les événemens qui s'y sont passés en 1814. Louis XVIII, à son débarquement d'Angleterre, s'y arrêta avant de faire son entrée dans Paris. Il était arrivé le 2 mai dans ce village, il passa la nuit et le jour qui suivit, au château qu'une foule nombreuse, accourue de Paris, ne cessait d'entourer.

Le soir de son arrivée, une députation du sénat lui présenta la fameuse constitution du 6 avril. Louis XVIII, en y lisant le paragraphe qui contenait cette phrase impérative : « Louis-Stanislas-Xavier sera proclamé *roi des Français* aussitôt qu'il aura juré et signé un acte portant : *J'accepte la Constitution, je jure de l'observer et de la faire observer*, » comprit fort bien qu'il ne se trouvait point à Saint-Ouen par les vœux de ce sénat constituant, mais bien par la force des circonstances et par

les droits de sa naissance. C'est pourquoi faisant dès cet instant preuve de ce jugement droit, et de cette fermeté de caractère qu'on lui a toujours reconnu, il rejeta tout d'abord dans sa déclaration le titre de *roi des Français* et prit celui de *roi de France et de Navarre*, qu'avaient porté ses ancêtres. Il se garda bien de faire le serment que les sénateurs voulaient lui imposer dans le but d'assurer à leurs enfans leurs titres et les revenus qui y étaient attachés. Mais il déclara que la Constitution sénatoriale avait du *bon* et qu'il voulait seulement se charger de la rendre meilleure.

Les royalistes applaudirent, les mutins crièrent et la Charte constitutionnelle, donnée le 4 juin, obtint l'assentiment général. Louis XVIII, qui avait acheté le château de St-Ouen et ses dépendances, y venait souvent en compagnie de madame la comtesse du Cayla.

Il y avait à cette époque une grille qui entourait le parc dans toute sa longueur du côté de la rue de Paris; le peuple s'y amassait souvent afin de jouir d'un spectacle fort réjouissant pour lui, mais peu propre à entourer la royauté de respect. Louis XVIII, lorsqu'il voulait faire le tour du parc, se faisait rouler dans une espèce de brouette, où il était assis comme dans un fauteuil. Impatienté de voir les passans s'arrêter pour le regarder, il donna l'ordre de faire élever un mur, d'une assez grande hauteur, à la place de la grille.

Cette mesure fut une calamité pour le village de Saint-Ouen; les maisons placées en face du parc, en perdant la charmante vue qu'elles avaient auparavant, perdirent beaucoup de leur valeur, et toute la rue de Paris, la plus belle du village, fut attristée et comme emprisonnée.

Les habitans ont toujours, si l'on peut

s'exprimer ainsi, ce mur sur le cœur et ne cessent de regretter la grille que la curiosité des badauds leur a fait perdre, comme au temps de notre premier père, la gourmandise d'Eve nous fit perdre le paradis.

Le château n'a rien que de très ordinaire au dehors; c'est une construction régulière et carrée, ayant plutôt l'aspect d'une grande et belle maison que d'un château. L'intérieur se ressent de la présence d'une femme habituée à la vie des cours, il est riche, élégant, confortable; une partie des appartemens du premier sont meublés et ornés dans le style moyen âge. Le rez-de-chaussée ne m'a laissé qu'un seul souvenir, le portrait de Louis XVIII; portrait en pied, peint par Gérard, je crois, œuvre très remarquable et qui pare d'une manière grandiose un vaste salon. Ce portrait semble fixé au mur de ce château; et il l'est

en effet par la clause qui se trouve dans l'acte de donation, clause qui oblige madame la comtesse du Cayla, si jamais elle voulait vendre le château de Saint-Ouen, don royal de Louis XVIII, à le vendre avec le portrait dont nous venons de parler.

Quelques notables du village, se prétendant bien informés, disent que cette clause n'est pas la plus désagréable de l'acte de donation, et qu'il y est stipulé que madame la comtesse du Cayla ne pourra jamais vendre ce château, qui retournera après sa mort aux descendans, non de la comtesse du Cayla, mais de Louis XVIII.

Les bruits qui circulent dans Saint-Ouen sont peu croyables. Les rois n'ont pas coutume de faire des largesses en viager ; mais les rois constitutionnels en agissent peut-être autrement.

On raconte aussi que cette donation fut remise par Louis XVIII à madame la comtesse du Cayla, à la fin d'une partie de piquet qu'il faisait avec elle. Cette donation se trouvait dans un livre d'heures dont tous les feuillets étaient séparés par un billet de banque de mille francs. On ne dit pas de quel format était ce livre d'heures, mais il est facile de calculer, quelque mince qu'il pût être, la valeur de ce nouveau don; il accompagnait dignement celui du château.

Si l'histoire de ce livre d'heures est vraie, elle est charmante, et d'après ce que l'on m'a raconté à ce sujet, je suis très portée à la croire vraie.

Madame la princesse de Craon, fille de madame la comtesse du Cayla, est aimée à Saint-Ouen; on cite d'elle des traits de cou-

rage et de dévoûmens charitables qui lui font beaucoup d'honneur. Elle n'est pas seulement femme supérieure par l'esprit, elle l'est encore par le cœur.

Les plus beaux arbres du parc ont été coupés et une partie de ce parc s'est changé en carrés de betteraves; c'est une triste chose que cette ardeur industrielle qui gagne de nos jours les nobles et les riches. Je fis, en face de ces ignobles carrés, toutes les tristes réflexions que j'avais faites quelques années auparavant à Ermenonville, en face de ce beau lac du Désert, qui venait d'être desséché pour que son eau limpide fit place à des plantations dont le grand, dont l'unique mérite était de rapporter de l'argent à son propriétaire.

Cependant, malgré l'absence des vieux

arbres, et la présence des carrés de betteraves, le parc est encore charmant et l'on y peut faire de délicieuses promenades.

Disons ici qu'excepté deux ou trois personnes attachées au service du château, les principaux domestiques, à commencer par l'intendant, sont d'une arrogance et d'une impertinence passées en proverbe dans le village de Saint-Ouen. Les étrangers sont rarement admis à visiter le parc, et l'argent seul leur en ouvre les portes.

Madame la comtesse du Cayla ignore jusqu'à quel point, surtout pendant son absence, les refus sont rudes, et font murmurer, non parce qu'ils sont des refus, mais parce qu'ils sont faits grossièrement.

Le parc du château de Saint-Ouen devrait être ouvert aux étrangers qui désirent le visi-

ter. Ce qui distinguait autrefois la vraie noblesse de ceux qu'elle appelait *les Manans*, c'était, il faut bien le dire, une exquise politesse, une hospitalité large et de bon goût.

Les manans ne sont plus des manans, mais la noblesse d'aujourd'hui n'est plus la noblesse d'autrefois.

LE VIEUX GOBERT.

CHAPITRE PREMIER.

La pauvre famille dont je vais vous raconter l'histoire, habitait le rez-de-chaussée d'une humble maison, située dans une des rues les plus sombres et les plus étroites de la ville du Havre.

Un vieillard, sa femme et leurs enfans, formaient cette famille. Le vieillard s'était toujours occupé du commerce des oiseaux; il avait fait d'excellentes affaires, et s'était fié à ce qu'il appelait son heureuse fortune.

Lorsqu'un navire entrait dans le port et qu'il avait à son bord des oiseaux étrangers, le père *Gobe-tout*, surnom donné par le peuple au brave Gobert, achetait à lui seul les oiseaux les plus beaux et les plus chers. Il connaissait d'adroits courtiers qui, pour satisfaire les fantaisies des riches amateurs de colibris, de veuves du Sénégal, et d'oiseaux-mouches, lui payaient deux fois la valeur de ces pauvres petits prisonniers.

Tout allait bien dans le ménage de Gobert; femme, enfans, oiseaux y chantaient à l'envi, et c'était plaisir, dans cette sombre rue, de

s'arrêter le soir près de la fenêtre, toujours ouverte, où les fleurs parfumées des giroflées et du chèvre-feuille s'épanouissaient frêles et pâles, privées qu'elles étaient des rayons du soleil. Le bon vieillard n'avait qu'une passion, celle de son commerce; mais cette passion était si forte qu'on le voyait épier pendant des nuits entières l'arrivée d'un vaisseau, lorsqu'on le lui avait désigné comme portant une cargaison d'oiseaux.

Aussi ignorant qu'il est possible de l'être, Gobert avait une mémoire et une intelligence extrêmes pour tout ce qui regardait ses chers oiseaux. Il savait leurs noms, leurs habitudes, la manière dont il fallait les soigner, et l'histoire des pays qui leur avaient donné naissance. Le soir, à la veillée, lorsqu'il s'asseyait près du feu, son fils à côté de lui, sa petite fille entre ses jambes, le regard fixé sur sa

femme qui filait, et sur sa bru qui endormait dans ses bras son plus jeune enfant, Gobert ne manquait jamais de commencer une série interminable d'anecdotes sur les perruches, les cardinaux, les colibris, etc. Il disait comment les oiseaux de paradis n'ont pu encore être apportés vivans en Europe, comment ils se réunissent en troupes pour émigrer d'île en île, afin d'arriver aux époques où les fruits mûrissent ; il racontait les dangers qu'ils courent pendant ces fréquens voyages, lorsque, surpris par un orage, ils perdent leur route, et que, frappés d'effroi, ils tourbillonnent dans l'espace en poussant des cris de détresse.

C'est le signal de leur mort, ajoutait-il en donnant à sa voix une inflexion plus grave; ils viennent tomber sur la terre où les chasseurs, attirés par leurs cris, les tuent sans pitié. Le commerce de ces oiseaux est très-

lucratif, avait-il coutume d'ajouter en souriant, on en fait des ornemens de chapeaux. Vous avez pu remarquer, ma chère Jeanne, que la femme de notre préfet porte une superbe aigrette jaune et rouge, avec une petite tête suivie d'un petit corps ; eh bien ! c'est un oiseau de paradis : il vaut au moins deux cents francs.

Jeanne ainsi interpellée, avait coutume de relever à demi la tête et de balbutier, « je sais ça. » Après quoi sa tête retombait, et Gobert ne s'apercevait pas que sa femme dormait, et que ses enfans souriaient en achevant souvent toutes les phrases d'un récit qu'ils savaient par cœur.

Le père *Gobe-tout* est un grippe-sou, disaient entr'eux les hommes du peuple avec lesquels le marchand d'oiseaux avait des rela-

tions, soit d'affaires, soit de bonne camaraderie. Jamais il n'entre dans un cabaret, de peur d'avoir à rendre une politesse, il bataille sur un liard, et vend à prix d'or ce qu'il achète à bon compte. Chez lui, on fait maigre chère, et sa femme et sa fille ont toujours les mêmes robes! Quand il mourra, la famille aura de quoi acheter la moitié du Havre!

Gobert s'embarrassait peu de passer pour un avare; il avait un but, et, pour l'atteindre, il supportait les méchans propos et les privations de la gêne. De même que beaucoup d'hommes partis d'une sphère obscure, se disent : « Je veux arriver à force de travail ou d'intrigues à la députation, et peut-être au ministère! » le brave Gobert voulait arriver à la réalisation du rêve de toute sa vie; être armateur! frêter un vaisseau, fut-il grand comme une coque de noix! et ne pensez pas

qu'il voulût essayer les chances brillantes et presque toujours certaines du commerce de l'opium et de l'indigo. Il ne tenait point à doubler ses capitaux, il tenait à caresser sa passion favorite, et il n'avait en vue qu'un seul commerce, celui des oiseaux; qu'une seule cargaison, des oiseaux et toujours des oiseaux.

Gobert était maître chez lui, et bien que sa famille se permît quelquefois de lui conseiller de placer son argent en bons biens de terre, il ne tenait compte ni des craintes de sa femme, ni des remontrances de ses enfans. Chaque jour le vieux marchand d'oiseaux calculait sa petite fortune, et lorsqu'il fut arrivé à la somme de quinze mille francs, somme énorme à ses yeux, il se rendit chez un capitaine avec lequel il avait souvent fait affaire.

Ce capitaine était ce qu'on appelle un vieux loup de mer, il avait couru d'un pôle à l'autre au milieu des tempêtes et des naufrages. L'expérience lui avait appris à être prudent, et lorsque Gobert lui eut exposé ses projets, loin de l'encourager à les mettre à exécution, il lui fit un tableau suffisamment effrayant des bancs de sables, des orages, et surtout des maladies mortelles qui pourraient frapper une partie de sa cargaison.

A toutes ces choses, Gobert secouait la tête et répondait : « J'ai toujours été heureux. »

Enfin, après un assez long débat, le capitaine comprit que le marchand d'oiseaux avait une de ces idées fixes qui s'emparent du cerveau et ôtent tout jugement. Je suis bien bon, pensa-t-il, de m'évertuer à persuader à cet homme qu'il va faire une sottise, c'est abso-

lument comme si je voulais empêcher mes matelots de jurer.

— Vous consentez donc à faire pour moi le voyage du Sénégal et du Bengale, dit Gobert en souriant au capitaine.

— Puisque vous le voulez absolument, mon brave Gobert, il faut bien que j'y consente. Mais comment entendez-vous traiter cette affaire, est-ce en grand?

— Comment donc! autrement ce ne serait pas la peine! je ne veux rien épargner, je veux tout risquer d'un seul coup.

— Ah ça, mon brave, vous avez donc fait une fortune immense? mille sabords! il parait que le commerce des oiseaux vaut mieux que le métier que je fais!

— Je ne dis pas, capitaine, je ne dis pas, reprit Gobert, en se frottant les mains, mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'espère prendre place dans le haut commerce.

— Vous avez consulté les négocians les plus expérimentés, vous avez fait tous vos calculs, vous savez ce que vous voulez dépenser, sacrifier peut-être... car, je vous l'ai dit, il faut s'attendre à tout.

— Pas si bête, capitaine, je n'ai vu personne, je n'ai consulté personne; ah bien oui, comme si je ne savais pas qu'il y a des voleurs d'idées, comme des voleurs d'argent !

— Mais alors, reprit le capitaine, vous êtes vous-même au courant de tout ce qu'il faut faire.

— Pas le moins du monde et je suis venu

à vous pour que vous m'aidiez, vous êtes *intéressé* à la chose, donc vous ne me tromperez pas; achetez, et je paierai, je ne peux pas mieux dire!

— Est-ce sur un brick ou sur une goëlette que vous voudriez placer vos fonds.

— J'aimerais assez un petit brick bien coquet, bien élégant.

— Vous n'êtes pas dégoûté, un brick! mais c'est royal! tenez il y a dans ce moment *la Belle-Amélie*, qui est en vente, elle est fort bonne voilière et a déjà fait ses preuves.

— Cela me va, capitaine, chargez-vous de me mettre en rapport avec son propriétaire.

— Vous voulez dire avec la veuve de son propriétaire, car si mon pauvre ami vivait

encore, certes *la Belle-Amélie* ne serait pas en vente.

— Et combien pensez-vous qu'elle puisse valoir?

— Mais je ne puis vous dire au juste; peut-être quarante mille, peut-être cinquante mille; c'est selon l'arrangement, payez-vous comptant?

Et comme le capitaine ne recevait pas de réponse, il reprit : si vous payez comptant on sera plus coulant sur le prix.

— Ah! ça, balbutia Gobert, qui était devenu fort pâle, est-ce que je deviens sourd? un brick, un méchant petit brick! quarante ou cinquante mille francs! passe pour une grosse frégate, mais je n'ai point parlé de frégate, j'ai dit un brick, un tout petit brick.

Le capitaine sourit et regarda le marchand d'oiseaux en clignant de l'œil, comme s'il eût voulu dire :

« Ah! tu veux faire une folie, vieil avare, et tu ne veux pas la payer ! »

— Eh bien, capitaine, parlez donc, reprit Gobert en cherchant à se donner une meilleure contenance, je ne suis plus d'âge à avaler des goujons, et quoique je sois ignorant de bien des choses, cela ne va pas jusqu'à croire qu'un œuf vaut un bœuf. Je sais la valeur d'un écu, et ce qu'il faut de sous, et ce qu'il faut de liards pour arriver à avoir cet écu ! parlons donc sérieusement, et disons que *la Belle-Amélie* serait bien plus que payée, si je comptais là, sur votre table, en belle monnaie presque neuve, la somme ronde de six mille écus !

Le capitaine fit un saut en arrière et partit d'un éclat de rire si bruyant, que Gobert sentit le sang lui monter au visage.

— Sacrebleu ! s'écria-t-il, je crois, monsieur le capitaine, que vous vous moquez de moi.

— Eh non, mon pauvre Gobert, ce n'est pas moi qui me moque de vous... mais, ou vous êtes le plus fin matois que je connaisse, ou vous n'avez pas la moindre idée de ce que peut valoir le plus petit bâtiment? allons au fait, et dites-moi le fond du sac?

— C'est là parler, capitaine ! et je répondrai de même. J'ai à dépenser quinze mille francs, pas un liard de plus, pas un liard de moins !

— Il faut renoncer à vous faire armateur,

mon cher ami, quand on a quinze mille francs, le plus sage, croyez-moi, c'est de les placer sur ce que, nous autres marins, nous appelons *le plancher des vaches.*

— Et si je ne veux pas moi, reprit Gobert, en s'entêtant de plus en plus, à mesure qu'il voyait les obstacles s'élever entre lui et son idée fixe.

— Ah! vous êtes le maître, mon brave! et je m'en lave les mains. Quant à faire le voyage pour vos oiseaux c'est une autre affaire, je ne m'embarque jamais sans biscuits. Au revoir donc et bonne chance.

Gobert, ainsi congédié, s'éloigna en murmurant : « diable d'homme! il n'est pas com-
» mode, après tout il faut voir par moi-
» même, quinze mille francs! c'est un joli lot,

» qui paie comptant, arrive toujours à ses fins. »

Ce fut en se parlant ainsi, tantôt à voix basse, tantôt à voix haute, que Gobert, après avoir longé le port, entra dans les chantiers.

C'était l'heure du déjeûner des ouvriers, il se mêla à eux et les fit causer, en les entraînant au cabaret.

— Tiens, tiens, le père *Gobe-tout* qui régale, en voilà du nouveau !

— Une fois n'est pas coutume, répondit Gobert, en faisant la grimace... puis il entama le chapitre des bâtimens en construction. Il questionna avec l'adresse que donne la ruse, et il parvint à savoir, dans les moindres détails, la valeur réelle d'un brick, d'une goëlette, d'une frégate. Gobert avait cessé de trinquer avec les ouvriers; il écoutait,

les bras pendans et la tête basse, les calculs de chiffres, et les faits qui venaient à l'appui des chiffres. Tel bâtiment avait été vendu soixante mille francs, tel autre coûtait déjà cinquante mille, et n'était pas encore achevé.

— Est-il possible! s'écria le pauvre Gobert en jetant un regard de désespoir sur toutes les carcasses qui encombraient le vaste chantier où les ouvriers venaient de rentrer; est-il possible qu'un méchant morceau de bois creusé, coûte si cher... Allons, c'est fini, j'y renonce ! Et en achevant ces mots, dans lesquels le trop plein de sa douleur venait de déborder, il s'assit sur un mât qu'on achevait de façonner, et, les deux poings serrés sur ses yeux, il tâcha de renfoncer ses larmes.

Les ouvriers s'étaient groupés autour de

lui, moitié par curiosité, moitié par intérêt. Lorsqu'après deux ou trois gros soupirs le pauvre marchand d'oiseaux eut repris un peu de courage, il regarda les braves gens qui l'entouraient, et comme presque tous lui témoignaient cette rude et franche amitié qui consiste, dans le peuple, à donner des coups de poings ou de l'argent pour un camarade, et qu'il avait encore le cœur gonflé de regrets, il se laissa aller à la douceur toujours bien réelle d'exhaler son chagrin.

— N'est-ce que cela, s'écria le chef des ouvriers, ah ! par exemple, père Gobert, vous êtes bon enfant ! Ce n'est pas pour si peu qu'il faut être embarassé! est-ce à dire parce que l'on n'a pas le moyen d'acheter une maison que l'on couchera pour cela à la belle étoile. Vous ne pouvez pas acheter un brick, eh bien ! il faut vous arranger avec un armateur, et devenir

locataire avant d'être propriétaire, cet armateur fera vos affaires en faisant les siennes.

Le père Gobert se grattait l'oreille et semblait abimé dans les plus profondes réflexions ; enfin il prit son parti, et se levant avec plus de vivacité qu'on n'était en droit de l'attendre de son âge, il remercia les ouvriers et se rendit chez un riche armateur auquel il avait acheté une grande partie de ses plus beaux oiseaux.

Il avoua ses rêves, son orgueil, et finit par demander aide et protection pour sa petite entreprise. Le négociant ne se moqua point du vieillard ; il lui conseilla d'acheter une belle pacotille de colliers, de miroirs, de tambours de basques et d'autres objets bruyans ou brillans. Avec cela, lui dit-il, vous aurez tous les oiseaux que vous voudrez.

Mais consacrez cinq mille francs à l'opium ou au coton, cela n'est pas aussi difficile à faire voyager que des oiseaux, et l'on ne sait pas ce qui peut arriver. Au surplus, j'ai commencé avec moins que vous; et je ne fais pas trop mauvaise figure au Hâvre.

— Sacrebleu! s'écria Gobert en se laissant aller à une joie inespérée, je crois bien que vous n'y faites pas mauvaise figure! Eh! dire que vous devez cette fortune à des oiseaux! Qu'on vienne se moquer de moi à présent.

Le négociant voulut en vain convaincre Gobert que le café, l'opium et l'indigo avaient joué dans les phases diverses de sa fortune un bien plus grand rôle que les oiseaux. Il s'obstina à ne vouloir exploiter que cette branche de commerce, et un mois après

cette conversation, il avait entassé au fond de deux énormes caisses le produit de la moitié de ses économies ; sa pacotille était à ses yeux la plus belle chose qu'il eût encore vue. Il la contemplait avec ravissement, tandis que sa femme et ses enfans songeaient avec douleur que toutes leurs espérances de fortune allaient désormais reposer sur quelques planches emportées par les vagues si loin, si loin que peut-être finirait-on par n'en jamais entendre parler.

A l'époque où commence cette histoire, qui n'est pas un conte, comme la suite le prouvera, il y avait près d'un an que *la Belle-Amélie*, achetée par l'armateur qui s'était chargé de faire de Gobert un négociant, avait mis à la voile sous le pâle soleil d'une belle matinée du mois de mars.

Elle faisait route vers le Bengale et devait

rapporter, avec d'élégantes mousselines, une riche cargaison d'opium. Gobert avait abandonné une assez forte somme pour qu'une partie du bâtiment fût exclusivement réservée à ses chers oiseaux, et il avait payé à l'avance un vieux matelot chargé de veiller sur eux et de les garantir des accidens si fréquens pendant les traversées.

Un an s'était donc écoulé, *la Belle-Amélie* était en route, non plus pour le Bengale, mais pour la France; on l'attendait de jour en jour, on savait qu'elle avait fait de brillantes affaires, et chez le pauvre marchand d'oiseaux comme chez le riche armateur, tout était joie, espérance.

CHAPITRE TROISIÈME.

Le marchand d'Oiseaux.

Le vieux Gobert allait souvent chez l'armateur, auquel il avait confié sa petite fortune, et, à force de s'occuper de *la Belle-Amélie*, il avait fini par s'en croire plutôt le propriétaire que le principal locataire, et

s'il ne disait pas encore *mon* brick, il ne manquait jamais de dire *notre* brick.

De tous les oiseaux que Gobert avait conservés chez lui, celui qu'il aimait le plus était une ravissante perruche du Sénégal. Grosse comme le poing d'un enfant, verte comme le plus beau pré et parée d'un collier noir et d'une longue queue, cette jolie petite créature s'appelait Catiche ; elle parlait aussi bien que perruches peuvent parler, et elle chantait : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, depuis la première note jusqu'à la dernière. Gobert avait pris une peine infinie à lui apprendre ce vieil air en entier. Il n'était bruit dans tout le quartier que de *Catiche;* c'était à qui viendrait la visiter, c'était à qui en offrirait, les uns cent cinquante, les autres deux cents francs. Le marchand d'oiseaux n'aurait pas donné sa perruche pour mille

francs. Quelquefois ses voisins lui disaient :

— Vendez Catiche ; elle a la vogue, il faut en profiter ; *la Belle-Amélie* vous apportera d'autres perruches.

— Je les vendrai celles-là, répliquait Gobert avec une nuance d'humeur ; j'ai beau n'être pas riche, il me semble que je puis bien me passer la fantaisie de garder une bête que j'aime.

Souvent, après avoir causé ainsi, moitié content, moitié fâché, Gobert prenait le bras de son fils Georges et s'acheminait lentement vers le port, afin de savoir si l'on n'y parlait point de l'arrivée de *la Belle-Amélie*.

Georges était un brave et loyal garçon; il travaillait depuis longtemps dans une ma-

nufacture de coton et il ne désirait qu'une chose, devenir chef d'ouvriers; tous ses efforts tendaient à ce but et il comptait bien plus sur ses deux bras pour nourrir sa femme et ses enfans que sur la fortune que lui laisserait son père.

— Regarde le ciel, disait Gobert, il est superbe, il n'y a pas eu un seul coup de vent depuis bien longtems; *la Belle-Amélie* doit être aux portes du Havre.

— Voici le premier commis du patron qui nous dira cela, répondit Georges en allant à un petit homme tout rond qui venait vers eux.

— Ah! ah! vous voilà, dit en s'arrêtant le premier commis; vous savez la nouvelle, *la Belle-Amélie* est entrée dans le bassin du com-

merce au point du jour. Une traversée superbe, un voyage d'or pour le patron!

— Et mes oiseaux?... s'écria Gobert, en sautant au cou du petit bonhomme, qui chancela sous le choc, mes chers oiseaux, les avez-vous vus? sont-ils en grand nombre? mais parlez-donc, on dirait que vous ne savez pas que *la Belle-Amélie* me rapporte une fortune avec mes oiseaux.

— Personne n'a dit encore un mot de vos oiseaux, père Gobert! est-ce que vous croyez qu'on pense à si peu de chose quand il s'agit d'une affaire de près d'un million. Voyez le patron demain, après-demain... aujourd'hui le roi lui demanderait audience, qu'il ne l'aurait pas.

— Attendre à demain! murmura Gobert,

en voyant le petit homme s'éloigner, il est bon là ce monsieur, on voit bien qu'il n'a à s'inquiéter que de son argent! Georges mon fils, il faut que nous allions de ce pas, nous-mêmes, savoir ce que mes miroirs, mes colliers et mes tambours de basques ont produit d'oiseaux! certes je dois être à l'heure qu'il est en mesure de faire les plus belles offres et les plus rares échanges! si j'ai bien calculé il ne sera bruit au muséum de Paris que du père Gobert et de ses oiseaux.

Tout en parlant ainsi, le vieillard avançait d'un pas ferme et rapide, s'appuyant à peine sur le bras de son fils, tant l'espérance donnait à ses jambes alourdies la souplesse de la jeunesse.

Georges gardait le silence, la joie de son père l'attristait, et lorsqu'il le vit au moment

de traverser la planche dont un bout reposait sur la terre, et l'autre sur le pont de *la Belle-Amélie*, il chercha à le retenir en exprimant tout haut les craintes qu'il avait jusques-là renfermées dans son cœur.

Il parla de la difficulté de nourrir à bord d'un vaisseau des oiseaux habitués à ne vivre que d'insectes, il chercha à préparer son père à des pertes plus que probables et le conjura de les supporter avec courage.

— Bah! bah! dit Gobert en mettant le pied dans le vaisseau, tu as toujours peur, si je t'avais écouté... eh! petit, as-tu vu par-là le vieux Sans-Souci?...

L'enfant que Gobert venait d'arrêter se mit à rire, et, sautant par-dessus des ballots de marchandises, il courut aider les autres

mousses au débarquement qui se faisait alors au milieu de juremens et d'allées et venues si rapides, qu'il devint presqu'impossible au père Gobert de se maintenir sur le pont sans trébucher à chaque pas.

— Restez-là, mon père, dit Georges en faisant asseoir le vieillard, je vais descendre parler au capitaine.

Gobert s'assit à l'écart; il commençait à n'avoir plus au cœur cette joyeuse espérance qui ouvre à la pensée un horizon sans bornes.

Les craintes de son fils ne lui semblaient plus de folles rêveries, et son regard, moins vif et moins joyeux, errait autour de lui, cherchant à rencontrer un regard ami. Mais à l'exception du capitaine et du matelot Sans-Souci, l'équipage de la *Belle-Amélie* lui était inconnu.

L'isolement le plus pénible à supporter n'est pas celui de la solitude : je ne sais quoi de grand et de religieux flotte alors dans l'espace et élève l'âme au lieu de l'abattre; l'isolement au milieu de la foule serre le cœur, absorbe la pensée, rapetisse l'horizon. L'homme comprend son impuissance en face des autres hommes; il se sent grandir en face de Dieu !

Gobert, fatigué d'arrêter ses regards sur toutes ces figures indifférentes et de parler sans être entendu, avait tourné sa pensée et ses regards vers le ciel.

« Après tout, murmurait-il, il en sera ce que le bon Dieu voudra ! »

— Eh bien, Georges ! s'écria-t-il en apercevant son fils... Quelles nouvelles...?

— Pas trop bonnes, mon père... Mais elles pourraient être plus mauvaises. Sans-Souci dit qu'il a fait de son mieux; voulez-vous descendre avec moi, on ne transportera les cages à terre que ce soir....

— Et pourquoi pas tout de suite, demanda Gobert en cherchant à se lever sans avoir recours à la main que lui présentait son fils.

— Parce que les affaires du patron passent avant les nôtres, mon père; mais prenez donc garde, vos jambes tremblent, appuyez-vous sur moi...

Gobert prit le bras de son fils en rougissant, il aurait voulu lui cacher ce qu'il éprouvait, et tout en descendant l'escalier, il ne cessait de répéter : « J'étais bien sûr que les nouvelles ne seraient pas mauvaises. »

La première personne qu'il rencontra au pied de l'escalier, ce fut le capitaine.

— Ah! c'est vous, mon brave, vous êtes inquiet, vous voulez voir tout de suite comment vont les affaires... pas trop bien, mon vieux, pas trop bien, vous n'avez pas voulu me croire! — Enfin Sans-Souci a empaillé tant bien que mal les pauvres petites bêtes!

— Empaillé! s'écria Gobert qui devint pourpre; sacrebleu, capitaine, pour qui me prenez vous, est-ce que je fais le commerce des oiseaux empaillés, moi! Est-ce que... la respiration manqua au pauvre vieillard, il remplaça par quelques juremens désespérés, les phrases que sa voix ne pouvait formuler, et rassemblant toutes ses forces, il se précipita dans la chambre qu'il avait louée pour ses oiseaux.

Le vieux Sans-Souci, debout devant une table chargée d'une masse informe brillant des plus belles couleurs, était alors fort occupé à mettre du coton dans le corps d'un superbe ara bleu. L'insouciant matelot chantait de toute la force de ses poumons fatigués par l'alcool, le refrain d'une ronde qu'il avait dansé dans sa jeunesse :

Vous n'irez plus au bois,
Les lauriers sont coupés.

— Sacrebleu, s'écria Gobert, en se glissant vivement entre Sans-Souci et la table qui lui servait de laboratoire, vous voilà en belle humeur, et je vous conseille de chanter alleluia !

Hélas ! continua-t-il en adoucissant son regard qui s'était baissé sur la table, Georges disait vrai ! Pauvres petites bêtes ! elles ne chanteront plus, elles ne battront plus

des ailes et je n'en donnerais pas aujourd'hui un écu!... Mais malheureux, ajouta-t-il en reprenant toute sa colère, qu'avez-vous donc fait pendant la traversée? était-ce pour voir courir les nuages, ou pour fumer votre pipe que je vous avais payé, et généreusement payé, je puis le dire!

Le vieux matelot fit un léger geste d'épaule qui voulait dire : « Il n'y avait rien de trop. » Puis prenant un air hypocrite, car au fond de l'ame il avait envie de rire de la douleur de Gobert, il déclara n'avoir pas quitté ses chers oiseaux et leur avoir prodigué des soins paternels, puis il conclut ainsi :

— Est-ce ma faute après tout, père Gobert, s'il en est des bêtes comme des hommes. Enfermez quarante nègres, soignez-les tous de même, et puis venez me dire s'ils

sont tous arrivés en bonne santé... Point, les plus malingres, ou les plus méchans seront morts... Eh bien, vos oiseaux, sans comparaison, c'est la même chose; ceux qui ont été trop méchans n'ont pas voulu manger, il y en a même qui ont poussé la malice jusqu'à se briser la tête contre les barreaux de leur cage... Est-ce que je pouvais empêcher cela! j'avais beau leur dire, vous êtes en route pour la France, c'est le plus beau pays du monde, vous irez chez des princes, chez le roi peut-être... Bah! ils n'écoutaient rien, et les voilà!... Mais dire que vous n'en donneriez pas un écu, père Gobert, ce n'est pas raisonner; voyez comme je les ai préparés avec soin; il y a des amateurs de bêtes empaillées, comme de bêtes vivantes; elles ne donnent point d'embarras, se placent par tout et ne coûtent rien!

Pendant ce discours, où le vieux Sans-Souci avait rassemblé toute son éloquence, le pauvre Gobert soulevait, dans ses mains tremblantes, les martins-pêcheurs, les colibris et les oiseaux-mouches, dont le riche plumage brillait malgré la mort du plus vif éclat.

— Mon père, dit Georges en arrachant le marchand d'oiseaux à sa douloureuse contemplation, vous n'avez pas tout perdu, voici une grande cage où je compte bien une centaine de superbes veuves du Sénégal, d'aracaris, et de ces charmans colibris appelés Saphos, à cause de leur queue dont les deux parties imitent les branches d'un luth.

—Quedis-tu, Georges, s'écria Gobert dont les yeux éteints se ranimèrent tout à coup, où sont-ils ces chers oiseaux!

— Par ici, répondit Sans-Souci en allant au fond de la chambre, c'est-à-dire en faisant trois ou quatre pas.

— Eh sacrebleu ! mon vieux, que ne le disais-tu, s'écria Gobert en s'appuyant tout joyeux sur l'épaule du matelot.

— J'aime mieux commencer la journée par une bourrasque et la finir par un beau soleil ! Vous voilà content, père Gobert ! si je vous avais montré les vivans avant les morts, vous n'auriez pas eu la joie que vous avez ! Je ne suis qu'un ignorant, je n'ai jamais lu dans les livres, mais j'ai vu du pays et cela apprend bien des choses. — Voulez-vous empêcher un homme de se croire pauvre, dites-lui qu'il est ruiné, il se trouvera toujours riche, pour peu qu'il ait sauvé le quart de ce qu'il avait... Et vous, père Go-

bert, ce n'est pas le quart, c'est la moitié, plaignez-vous donc?

—Non, sacrebleu! je ne me plains plus, et, essuyant une larme furtive, le marchand d'oiseaux s'écria :

— Des saphos! une, deux, quatre, il y en a dix! cette espèce, la plus rare de toutes... et que j'avais tant désiré!

— Ce sont de bonnes petites bêtes, père Gobert, point méchantes du tout, un peu tristes, mais à cela près mordant à la pâtée comme de vrais moineaux, j'ai usé vingt bouteilles de malaga.

— C'est bon, c'est bon, je te le paierai ton malaga.

— Quand je dis vingt bouteilles, je me

trompe, c'est trente que je voulais dire; quatre mois de traversée, et le pain qui absorbe beaucoup de liquide; je ne leur ai rien épargné à ces chers petits, quand j'ai vu qu'ils voulaient vivre.

— C'est bon, c'est bon, répliqua Gobert, tu vas les faire porter chez moi dès que le vaisseau sera débarrassé.

— Ne voyez-vous pas, mon père, dit Georges en entraînant le vieillard, que Sans-Souci veut vous mettre dedans avec ces trente bouteilles de malaga; si vous restiez encore à l'écouter, vous verriez que vos oiseaux se trouveraient en avoir bu quarante bouteilles! le vieux farceur sait son affaire.

—Je lui abandonnerai les pauvres bêtes empaillées, cela lui paiera son malaga... Mais,

mon cher Georges, occupons-nous de faire débarquer mes oiseaux, cela sera vite fait; demain je verrai à les placer avantageusement.

Le lendemain Gobert s'était paré de ses plus beaux vêtemens, il marchait fièrement dans la ville et le chapeau de côté, la main dans son gousset, il parlait à qui voulait l'entendre des riches marchés qu'il allait conclure.

Ses amis, et le nombre en est grand lorsqu'on est heureux, l'écoutaient en souriant; ils flattaient sa passion et le brave homme, oubliant ses habitudes d'économies, venait de s'atabler avec une quinzaine de bons vivans à la porte d'un cabaret.

On riait, et l'on buvait joyeusement et largement au bonheur et à la fortune du père

Gobe tout, lorsque Georges qui accourait dans ses habits de travail et le visage pâle et défait, s'écria :

— Il y a quatre saphos d'envolées et ma mère vient de tomber en voulant les rattraper.

— Quatre saphos envolées, perdues, s'écria Gobert, en se levant rouge et tremblant d'émotion.

— Et ma mère s'est blessée, blessée à mort peut-être...

— Que dis-tu !.. ma femme !... ma pauvre femme ! ah ! maudits oiseaux !...

Gobert, pâle et chancelant, s'appuya sur son fils; deux ou trois amis les suivirent et ils arrivèrent ainsi à la porte de la maison. Elle

était ouverte et une sœur de charité finissait d'attacher un bandage sur le front de la mère de Georges; les petits enfans pleuraient, et la vieille femme, pâle et à demi-évanouie, ne put que serrer la main de son mari !

CHAPITRE TROISIÈME.

Le marchand d'oiseaux.

Notre vie est remplie de ces joies du moment qui portent en elles d'amères sources de douleurs.

Le vieux Gobert avait accueilli avec transport les jolies saphos que Sans-Souci était

parvenu à lui conserver, il avait fondé sur elles ses plus riches, ses plus joyeuses espérances; et voilà que le deuil et la misère étaient entrés avec elle dans sa maison.

La pauvre malade était en proie à une fièvre violente, et comme les oiseaux poussaient des cris si perçans et si variés qu'il devenait impossible de s'entendre, Gobert avait ordonné qu'on les emporta et qu'on les vendît à n'importe quel prix. En entendant donner cet ordre, si contraire aux intérêts de toute la famille, la mourante rassembla ses forces et murmura :

— Tu perdrais trop dessus, envoie-moi plutôt à l'hopital !

—A l'hôpital, toi, ma pauvre vieille femme! tais-toi, ne dis jamais cela; Georges, jette une toile sur les cages et ferme la fenêtre.

Mais ni l'absence d'air, ni la demi-obscurité dans laquelle on venait de les plonger ne purent rétablir le silence parmi ces oiseaux babillards et querelleurs. On eût dit que l'esprit du mal les poussait à jeter le trouble autour d'eux.

L'habitation de Gobert se composait de deux pièces séparées par une simple cloison, et le bruit qui se passait dans une chambre arrivait presque aussi distinct dans l'autre chambre. Gobert ne quittait point le chevet du lit de sa femme, il s'accusait de ses souffrances, il faisait de tardifs retours sur lui-même et se disait qu'au lieu de jeter en pâture à sa passion dominante les quinze mille francs qu'il avait si laborieusement économisés, il aurait pu créer une honorable aisance à sa vieille et chère compagne, à ses pauvres enfans !

Georges, qui lisait dans le cœur de son père, se gardait bien, non-seulement de lui faire un seul reproche, mais même de lui dire ces phrases cruelles et si souvent répétées par nos meilleurs amis : « Je vous l'avais bien dit, vous n'avez pas voulu me croire. » Georges avait la mort dans l'âme, il aimait ses vieux parens de toute cette tendresse que le pauvre garde en lui à défaut d'autres trésors; forcé de se rendre chaque matin à la manufacture où il gagnait le pain de ses enfans, il quittait sa mère en se demandant s'il la retrouverait le soir au retour.

Il y avait huit jours que la maison de Gobert était plongée dans la douleur, beaucoup d'oiseaux avaient été vendus à bas prix, comme il arrive toujours lorsqu'on est pressé de se défaire d'un objet. — Cela s'appelle, pour ceux qui achètent, profiter d'une bonne

occasion, — c'est-à-dire spéculer sur le malheur. — Personne ne recule devant cette cruelle spéculation! — les plus délicats se disent : si ce n'est pas moi, cesera mon voisin, autant vaut que ce soit moi...

Les perruches, les aras, les perroquets avaient tous été donnés plutôt que vendus; et les gracieux colibris, privés d'air et de soleil, commençaient à languir et refusaient une nourriture qui ne leur rappelait plus celle de leur pays.

Catiche, la belle perruche du Sénégal, muette et les plumes à demi-hérissées, passait une partie de ses journées perchée sur l'épaule du vieux Gobert, elle semblait comprendre sa douleur et la partager. Sa tristesse avait quelque chose de si touchant, que Georges et sa femme sentaient leur haine

contre les oiseaux se fondre dans l'amour qu'ils avaient pour elle. Catiche faisait partie de la famille, Catiche n'était renfermée que la nuit, et encore l'oubliait-on souvent, lorsque, perchée sur le pied du bois de lit de la pauvre malade, elle s'endormait doucement la tête sous son aile, comme une garde fatiguée.

Marguerite, la femme de Georges, inhabile à soigner les oiseaux que son père négligeait, se décida à les porter aux marchands habitués à faire ces sortes de marchés avec Gobert. La plupart d'entre eux étaient devenus chétifs et languissans, on fit bien des façons pour les acheter le demi-quart de leur valeur, et la jeune femme revint avec si peu d'argent, qu'elle eut besoin d'essuyer les larmes qui baignaient ses yeux, avant de passer dans la chambre où Gobert restait ab-

sorbé dans sa douleur sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui. Il ne restait plus chez le pauvre marchand d'oiseaux que la jolie Catiche et une superbe veuve du Sénégal, dernier espoir de la femme de Georges; elle l'avait confiée aux soins intelligens de sa fille aînée, et Louise, qui n'avait au cœur ni inquiétude, ni chagrin, trop jeune qu'elle était pour comprendre la mort et la misère, Louise s'était rappelé la manière dont son grand-père élevait ses oiseaux, lorsqu'il oubliait tout pour eux. Elle savait les insectes, les grains qui convenaient à sa petite amie, c'est ainsi qu'elle appelait son oiseau chéri, et d'autant plus chéri qu'elle seule s'en occupait, qu'elle seule avait le plaisir de lui voir battre des ailes à son approche.

Catiche aimait tout le monde dans la fa-

mille, mais la belle veuve du Sénégal n'aimait que sa jeune maîtresse, et tandis que Louise s'y attachait chaque jour davantage, sa mère calculait l'instant favorable à la vente du plus bel oiseau qui fût alors dans toute la ville du Havre.

La maladie est un gouffre où l'argent s'engloutit sans qu'on puisse ni calculer ses pertes, ni les arrêter. Le riche s'en retire gêné pour ses plaisirs, le pauvre en sort privé de pain, d'asile et de vêtemens.

Dans une pauvre famille, soigner un malade, ce n'est plus acquitter une dette de cœur ou d'humanité, ce n'est plus sacrifier son superflu, c'est donner sa vie, et plus que sa vie, car c'est donner ses moyens d'existence.

La femme du vieux Gobert, plus âgée que

lui de quelques années, n'avait ni sa force, ni son énergie; la faiblesse de ses organes rendit impuissans tous les secours de l'art, et le médecin déclara ses visites inutiles. Mais près d'un mois s'était écoulé dans cette lente agonie, qui s'appelle incertitude; Gobert avait soigné sa femme comme s'il avait encore eu en sa possession les vingt mille francs qu'il avait perdus, et sa femme allait mourir!

Un soir, Georges rentra de meilleure heure que de coutume; il était pâle et sombre, il repoussa doucement sa femme et ses enfans, fut s'asseoir en silence au pied du lit de sa mère, et la tête appuyée dans ses larges mains, on eut pu croire qu'il priait. Georges pleurait. Ce n'était point sur sa mère, il avait fait à Dieu le sacrifice de cette grande douleur; il avait compris que la mort, but

inévitable où tend la vie, n'est impitoyable que lorsqu'elle frappe la jeunesse! chef de famille, il se devait avant tout à sa femme, à ses enfans ; c'était sur eux qu'il pleurait. La manufacture dans laquelle il travaillait depuis des années venait de se fermer. Le propriétaire, menacé d'une ruine complète par suite d'un naufrage et de la baisse excessive survenue tout à coup dans les cotons, avait suspendu les travaux en suspendant les paiemens. Georges avait mis ses modiques épargnes dans cette maison, qui croulait au moment où il espérait passer chef d'ouvriers.

En face de sa mère mourante et de tant de malheurs survenus à la fois, comme pour lui faire comprenpre que vivre est souvent plus pénible que mourir, Georges pleurait.

Dieu a dit : « Laissez venir à moi ceux qui souffrent. »

Les hommes devraient toujours dire : « Laissez pleurer ceux qui souffrent! » Il n'est pas de consolations qui puissent amollir une douleur quelle qu'elle soit, aussi bien que des larmes. Ceux qui ne peuvent pas pleurer sont deux fois plus à plaindre.

Peu à peu le cœur de Georges se dégonfla, et lorsque le prêtre, demandé par sa mère, s'avança près du lit, Georges se leva moins pâle et moins oppressé.

Le prêtre se courba vers la mourante et murmura à son oreille quelques paroles qui la ranimèrent; elle demanda à se confesser tout haut devant son mari et ses enfans. Le plus grand silence régna dans cette pauvre

chambre que Dieu allait remplir de sa présence; les petits enfans s'agenouillèrent près de leur mère et Georges près de son père.

La confession fut courte et sublime, comme tous les actes de notre sainte religion, lorsqu'ils sont accomplis avec foi. Le prêtre prononça les paroles qui aident à mourir, et le saint viatique vint rendre la paix et l'espérance à cette ame à moitié détachée de la terre.

Consolée et presque radieuse, la malade étendit les mains vers son mari et, l'attirant à elle, elle lui dit :

— Ne pleure pas, je n'étais bonne à rien, je te ruinais; songe à nos enfans, Dieu est bon, prie-le souvent.

Georges, en entendant ces paroles, sentit qu'il avait froid au cœur et qu'un nuage passait sur ses yeux.

— Ma mère! s'écria-t-il en se penchant sur elle, ma mère! bénissez-moi, bénissez ma femme, mes enfans.

— Je les bénis, murmura la mourante en les cherchant de son regard éteint.

— Embrassez-les, ma mère!

Et Georges, les soulevant dans ses bras robustes, mais tremblans, les éleva vers les lèvres pâles et froides de sa mère.

Durant cette courte scène, entrecoupée de prières et de gémissemens, Gobert était resté morne, impassible, les bras pendans, le regard fixe.

Tout à coup le pauvre homme jeta un cri perçant et se laissa tomber sur le lit de sa femme en répétant :

— Elle est morte! elle est morte!...

Gobert disait vrai, la mourante venait de rendre son ame à Dieu en déposant un dernier baiser sur le front du plus jeune enfant de Georges.

Ce ne furent, durant bien des heures, que larmes et sanglots autour de ce lit funèbre ; puis le jour vint rappeler Gobert et son fils aux tristes devoirs que la mort impose, devoirs devant lesquels les plus poignantes douleurs sont forcées de se taire.

Marguerite ouvrit la porte à quelques pauvres voisines qui venaient offrir leurs

prières et leurs services ; on alluma deux cierges bénis près de la morte, et on défendit aux enfans de faire du bruit.

Gobert, qui n'avait pas quitté la chambre de sa femme, sentit sa fierté se réveiller en face de ces appareils funéraires; il essuya ses larmes, se souvint qu'il avait toujours vécu pauvrement, mais honorablement, et il n'eut plus qu'une pensée, celle de faire enterrer sa femme convenablement. Il s'assit près d'une petite table de bois blanc, couverte des milles taches d'encre qu'il avait jetées aux jours où il calculait ses chances de fortune, et posa d'une main tremblante les chiffres de ce qu'il faut payer à l'église et à la ville pour mourir. Tout à coup un grand bruit se fit entendre dans la chambre voisine, bruit de cris étouffés et de meubles renversés.

Gobert se leva, poussa la porte de com-

munication et vit une table et une cage renversées, les deux enfans de Georges qui pleuraient, et la veuve du Sénégal qui, dans les dernières convulsions de l'agonie, se débattait entre les mains de Marguerite.

— Pauvre bête! murmura Gobert, une si belle veuve à gorge noire, à longue queue.

— Notre dernière espérance, s'écria Marguerite; nous n'avions plus qu'elle, on m'en avait déjà offert soixante francs! Misérables enfans! ajouta t-elle en se tournant vers sa fille et son fils, vous vous êtes ôté le pain de la bouche.

— Nous n'en sommes pas là, Marguerite, reprit Gobert, qui ignorait à quel prix on avait cédé tous les autres oiseaux; et puis,

pourquoi faire pleurer ces pauvres enfans, est-ce leur faute si la cage est tombée.

— Il fallait que Louise ne la laissa pas échapper, c'est une maladroite, et son frère n'avait qu'à rester tranquille, il n'aurait pas écrasé la pauvre bête, car la porte de la cage s'étant ouverte, elle s'était envolée et courrait sous les chaises, nous l'aurions sauvée. Méchant enfant, qui n'est jamais en repos et qui n'est bon qu'à mal faire!

Gobert prit par la main le pauvre petit enfant qui pleurait et il pria une voisine de l'emmener chez elle.

La colère de Marguerite se tourna alors sur sa fille; mais Louise avait dix ans, et la perte de son cher oiseau lui causait bien plus

de chagrin que les reproches un peu injustes que sa mère lui adressait. Elle éclata en sanglots et se jeta dans les bras de sa mère, en criant :

— Ah! tu ne la regrettes pas autant que moi, je l'aimais tant.

La colère de Marguerite ne tint pas contre la douleur si vraie de sa fille, et elle aussi se prit à pleurer.

— Que faire, mon Dieu, que faire? répéta-t-elle en jetant l'oiseau sur une chaise, il n'y a pas dix francs dans la maison!

Gobert, qui venait d'entendre ces terribles paroles, rentra plus pâle et plus sombre dans la chambre de la morte. Il reprit sa plume et réduisit son calcul à un chiffre

moins élevé; mais toutes ces déductions n'amenèrent qu'une mince diminution. Georges venait d'entrer; tristement appuyé sur le dos de la chaise de son père, il suivait de l'œil ce qu'il écrivait.

—Je viens de l'église, mon père, dit-il enfin, et l'église demande plus que vous n'avez écrit là! La ville demande encore plus que l'église! Savez-vous ce qu'il y a d'argent dans la maison?

— Oui, répondit Gobert en laissant tomber sa plume. Et cependant, ta mère, que Dieu ait son ame, ne doit être privée ni de messes, ni de tombe; je n'ai pas travaillé toute ma vie pour la voir jeter dans la fosse commune. Voyons, mon fils, viens-nous en aide; tu as quelque argent placé chez ton patron, fais-en le sacrifice à ta pauvre mère, Dieu te rendra cela.

Georges fit un geste douloureux, et, après un court moment de silence, il raconta la ruine du manufacturier et la crainte qu'il avait de perdre ses faibles épargnes.

Gobert joignit les mains, comme un homme qui reçoit avec résignation le dernier coup ; puis il se leva et, regardant son fils avec cette muette expression d'angoisse qui émeut plus que les larmes, il dit d'une voix brève :

— Georges, le temps presse, il faut prendre un parti. Nous sommes sans argent : je n'ai plus qu'un sacrifice à faire... il n'y a rien ici de précieux à vendre... notre pauvre Catiche...

— Il faut la vendre, mon père !

— J'allais te le dire, seulement je n'ai pas

le courage... tu comprends... je ne pourrais pas... non, vrai, je ne pourrais pas...

— J'irai, mon père.

Tous deux passèrent dans la première pièce ouvrant sur la rue. Il faisait un temps superbe et la belle perruche, qui venait d'être placée près de la fenêtre, étalait coquettement ses ailes pour que chacune de ses plumes pût refléter un rayon de soleil. Perchée sur son bâton et ne voyant plus autour d'elle l'obscurité et la tristesse qui régnaient dans la seconde chambre, elle était redevenue gaie et babillarde comme si la joie était rentrée dans la famille.

— Chère petite, murmura Gobert.

La perruche, en l'apercevant, vola sur son

épaule et se mit à lui becqueter les lèvres.

— Va-t-en, Catiche, va-t-en. Et le pauvre homme la remit à son fils.

Georges sortit avec la perruche, et Gobert ferma la porte sur lui pour ne plus les voir; il retourna près du lit de sa femme et se mit à genoux. La petite Louise se plaça doucement près de lui; et, pendant qu'il priait, elle lui dit bien bas :

— Est-ce que Catiche est partie pour ne plus revenir?

— Laisse-moi prier, balbutia Gobert en étouffant un sanglot.

Georges marcha vers le quartier le plus riche et le plus populeux de la ville, et lorsqu'il

eut appris d'une voix émue aux curieux qui l'entouraient qu'il venait vendre la perruche de son père, la belle petite Catiche, dont on avait si souvent refusé des prix fort élevés, chacun se regarda, doutant encore de la vérité des paroles de Georges. Puis, lorsqu'on fut bien assuré qu'il disait vrai, on réfléchit qu'il n'y avait qu'un extrême besoin d'argent qui pût forcer le brave Gobert à vendre Catiche, et l'on se dit qu'il fallait tirer parti du malheur du pauvre homme.

Ceux qui avaient offert deux cents francs de Catiche en offrirent soixante; ceux qui en avaient offert cent francs en proposèrent trente; et beaucoup poussèrent l'indélicatesse et l'amour du gain jusqu'à dire qu'elle ne valait pas plus de vingt-cinq francs.

Georges avait le cœur gros d'indignation.

— Vous voulez profiter de notre malheur, dit-il enfin ; eh bien, vous n'aurez pas cette joie ; la pauvre bête est tout aussi belle et aussi savante que lorsque vous en offriez le triple qu'à présent ; vous n'êtes pas dignes de l'avoir ; vous êtes de méchans cœurs ! Je ne la vendrai pas ; Dieu pourvoira à l'enterrement de ma mère... Dieu nourrira mes enfans!...

— Que dites-vous là, mon brave ? interrompit un jeune homme élégamment vêtu et qui écoutait en silence.

— La vérité, monsieur. Et une larme roula dans les yeux de Georges.

— Suivez-moi, reprit l'inconnu en s'ouvrant un passage dans la foule avec ses coudes et ses poings, comme s'il avait été un vigoureux enfant du peuple ; votre perruche

vaut bien plus que vous ne croyez : attendez-moi sur ce banc, et si l'on vous en offrait trois cents francs ne la donnez pas.

Georges s'assit sur un banc de pierre, et le jeune homme s'éloigna.

— Est-il bon enfant ce particulier? et un groupe de marchands et d'amateurs accompagna longtemps de rires et de plaisanteries le généreux étranger.

Une demi-heure s'écoula, il ne revenait pas.

— Allons, Georges, dit un des marchands, je ne veux pas abuser de votre position ; vous devez bien voir que ce beau monsieur, que personne ne connait ici, s'est moqué de vous. Une fois, deux fois, voulez-vous quatre-vingts

francs? c'est pour vous obliger : j'ai des perruches plus belles que la vôtre, et je ne les ai pas payées la moitié de ce que je vous offre.

— Merci, répondit Gobert en haussant les épaules; je ne veux pas vous faire tort.

— Il fait le fier, parce qu'il attend l'homme aux trois cents francs, murmurèrent quelques voix ; laissez-le, il nous reviendra.

— J'aimerais mieux vendre Catiche vingt francs au premier passant, s'écria Georges en se levant vivement. Oui, je l'aimerais mieux que de vous donner la joie de rire à mes dépens... rire de moi... de ma misère... Allez, Dieu est juste, Dieu aura pitié de moi!

Il achevait à peine ces derniers mots lors-

que le jeune homme, qui avait prié Georges de l'attendre, se fit jour jusqu'à lui.

— Vous avez raison, monsieur Georges, Dieu n'abandonne point ceux qui ont foi en lui; et la preuve, c'est que je vous achète votre perruche.

— Elle est à vous, monsieur, prenez-la, et payez-la ce que vous voudrez.

— Voici un billet de mille francs, monsieur Georges.

— Il y a là un changeur; combien faut-il vous rendre, monsieur?

— Mais rien, ces mille francs sont à vous.

— Grand Dieu! s'écria Georges en pâlissant de joie; mille francs! mille francs, avez-

vous dit?... O mon père! mon pauvre père! mais est-ce possible, monsieur?... Et lui qui regrettait tant sa perruche, lui qui ne se serait jamais décidé à la vendre, s'il ne fallait pas acheter un coin de terre pour ma mère; oh! comme il va bénir le sacrifice qu'il a fait de sa pauvre Catiche; car elle s'appelle Catiche, monsieur. Appelez-la, et vous verrez comme elle répond à son nom?

— Elle est donc aussi savante que jolie, dit l'étranger en appelant Catiche et en lui tendant le poing. Elle est vraiment charmante, ajouta-t-il en la voyant venir à lui avec ce frémissement d'ailes qui dit la joie ou l'affection de ces gracieux oiseaux.

— Adieu, Catiche, adieu, reprit Georges en passant la main sur le corps frêle et souple de la perruche; adieu. Si monsieur le permet

mon père ira te dire de temps en temps un petit bonjour.

— Ce serait avec bien du plaisir, répondit le nouveau propriétaire de Catiche; mais je ne pense pas qu'elle reste longtemps au Hâvre, la personne à laquelle je la destine habite une autre ville.

— Tant pis, dit Georges en pensant à son père ; puis son regard s'arrêta sur le billet de mille francs, et un triste sourire éclaira sa mâle physionomie.

L'étranger s'éloigna ; et Georges, courant plutôt qu'il ne marchait, arriva hors d'haleine chez lui.

Gobert était sur le seuil de la porte; en apercevant son fils il poussa un profond sou-

pir, et, lorsqu'il fut à portée de sa voix, il lui dit :

— Tu reviens sans Catiche?

Georges répondit :

— Oui, mon père, elle est vendue, et un prix...

— Les misérables, s'écria Gobert en interrompant son fils; gens sans cœur et sans honte, une si belle perruche! Voyons, parle, ne te trouble pas, je m'attends à tout, pourvu que tu en aies eu le prix qu'on demande pour ta pauvre mère?...

— J'ai eu plus que cela, mon père.

— Ah, tant mieux! Et enfin, puisqu'il fallait la vendre, dis-moi qui l'a achetée?

— Je ne le sais pas, mon père.

— Ce n'est donc pas une de nos pratiques ?

— Non, mon père; c'est un étranger, un monsieur qui n'habite le Hâvre qu'en passant.

— Et il t'a donné un bon prix de Catiche? cent francs, je suppose?...

— Vous n'y êtes pas, mon père

— Deux cents?

— Montez encore.

— Allons donc! plus de deux cents francs; cent écus? Ah! bonté du ciel, nous pour-

rons mettre une pierre sur la tombe de ta mère!

Georges ne répondit pas; il tira de la poche de son gilet le billet de mille francs, et le mit dans les mains de son père.

Gobert faillit tomber à la renverse; il eut un éblouissement, et s'appuya sur l'épaule de son fils en répétant avec une sorte d'égarement :

— Mille francs pour Catiche! on a donné mille francs pour Catiche : est-ce possible? Bonté divine! nous étions sans ressources, et voilà que nous sommes presque riches?

Gobert et Georges entrèrent dans la maison et racontèrent à Marguerite ce qui venait de se passer.

Marguerite jeta à la porte le corps inanimé

mé de la veuve du Sénégal, fit un grand éloge de Catiche, et songea qu'elle pourrait payer une première année d'apprentissage pour Louise.

On fit un modeste enterrement à la femme de Gobert. On posa une pierre sur sa tombe et on remit trente francs au curé pour dire des messes. Le tout couta cent-cinquante francs.

Le lendemain, Gobert et son fils comptèrent leur petite fortune. L'année d'apprentissage et les dettes de la maladie payées, il leur restait six cents francs; ils calculèrent qu'avec cet argent devant eux ils pouvaient se créer de nouveaux moyens d'existence. Georges travaillerait. Gobert ne ferait plus de folles spéculations et ne sacrifierait plus le certain à l'incertain. Le soir de ce jour, Gobert fuma sa pipe pour la première fois de-

puis l'instant où sa pauvre femme était tombée en voulant rattraper les saphos.

Debout devant sa porte, il songeait au vide qui s'était fait dans la maison, et son cœur se gonflait, et ses soupirs poussaient avec force la fumée devant lui.

Sa femme et Catiche lui manquaient presque également.

Il n'avait plus un seul oiseau autour de lui, et Gobert osait à peine s'avouer à lui-même qu'il ne pourrait pas vivre s'il fallait qu'il renonçât tout à coup à son occupation favorite, à sa passion dominante. Peu à peu ses pensées s'égarèrent dans le doux pays des rêves; il lui sembla voir flotter dans le vague les formes sveltes et gracieuses des oiseaux qu'il avait le plus aimés, et il calcula, perdu

dans cette demi-ivresse où le tabac plonge la pensée, qu'il pourrait, en prélevant cent francs sur la petite somme qui lui restait, acheter encore quelques oiseaux, recommencer son commerce et refaire peut-être la fortune de ses enfans.

Gobert avait l'âme mobile comme toutes les âmes impressionnables; il sourit doucement à ces pensées, tandis que ses yeux gardaient encore la trace des larmes qui les avaient mouillés peu d'instans auparavant, lorsqu'il pensait à sa femme et à sa perruche.

Il secoua la cendre de sa pipe et fit un pas pour rentrer chez lui; mais au moment où il allait passer le seuil de sa porte, il entendit une voix claire et perçante chanter les premières notes de son air de prédilection : *J'ai*

du bon tabac dans ma tabatière. Gobert s'arrêta, saisi d'un tremblement qui lui ôta la voix et presque la faculté de se mouvoir. Ce premier mouvement passé, il tourna la tête du côté où l'air s'était fait entendre et il aperçut Catiche, sa chère Catiche, perchée sur l'épaule d'un jeune homme qui venait droit à lui. Lorsque Catiche fut assez près de son ancien maître pour s'élancer de l'épaule du jeune homme sur la sienne, elle prit son vol en poussant un cri de joie, auquel le vieux Gobert répondit par une explosion si tendre et si vive, que Catiche fut à demi-étouffée sous les baisers du pauvre homme.

— Sacrebleu! s'écria-t-il, revenant à la joie de ses meilleurs jours, il ne faut pas que je t'étouffe, ma Catiche! Regarde-moi, parle-moi, dis-moi comment te voilà revenue ici... chère petite, comme son cœur bat sous ses plumes... — Marguerite est là, Louise

aussi, voyons si tu leur feras fête comme à moi.

Gobert en parlant ainsi oubliait, dans la plénitude de sa joie, que Catiche ne lui appartenait plus, et sans s'inquiéter un seul instant du jeune homme qu'il avait à peine aperçu, il poussa la porte de sa chambre et se précipita vers Marguerite en criant : Catiche, voilà Catiche !... puis tandis que le gracieux oiseau battait des ailes en ondulant son cou et sa tête dans des transports d'amour et de folle allégresse, Gobert se livra à une joie d'enfant, à une de ces joies de la vieillesse qui sont tristes et touchantes comme les derniers rayons d'un pâle soleil d'automne.

Il embrassa ses enfans, il fit répéter à sa chère Catiche tout ce qu'elle savait, il courut

à sa porte pour appeler les voisins, pour demander où était Georges, pour parler à qui pourrait l'entendre de sa joie, de son bonheur.

Pendant que Gobert courait raconter comment Catiche était revenue au logis, et que Catiche reprenait possession de son bâton et de sa mangeoire, Georges, qui venait de chercher de l'ouvrage, s'arrêta tout surpris en voyant son père entouré d'un groupe de voisins.

— Sacrebleu ! disait Gobert, si ma pauvre femme vivait encore, je me moquerais de mes vingt mille francs perdus comme d'une pipe de deux sous ; avec Catiche et du courage, je me sens capable de refaire ma fortune. Sacrebleu ! mes amis, je ne croyais pas que le bon Dieu me renverrait Catiche...

— Que dites-vous? mon père, s'écria Georges, Catiche est revenue, on a rapporté Catiche... et l'argent, mon père, l'argent? Catiche a été achetée, elle est payée, elle n'est plus à nous.

Ces simples mots rappelèrent Gobert à la raison; il écarta d'une main rapide ceux qui l'entouraient, et prenant le bras de son fils, il murmura dans une inexprimable détresse :

— J'avais tout oublié.

Georges tâcha de se faire expliquer, lorsqu'il eut fait rentrer son père chez lui, comment Catiche était revenue. Le vieillard ne se rappelait qu'une chose, c'est qu'il l'avait entendue chanter, puis qu'elle avait volé sur son épaule. Georges se perdait en conjectu-

res et Gobert en profonds soupirs, lorsqu'on frappa à la porte.

Marguerite fut ouvrir. Un jeune homme entra, et Georges, en l'apercevant, s'écria :

— Ce n'est pas ma faute, monsieur, Dieu m'est témoin qu'elle est revenue seule ici ; reprenez là, monsieur, elle est à vous.

— Ah ! dit Gobert en regardant l'étranger avec des yeux pleins de larmes, la pauvre bête m'a aperçu ; j'étais dans la rue, elle a volé sur mon épaule ; je n'ai vu qu'elle, monsieur, et la voilà. Pauvre petite, elle se trouve si bien ici, quoi que nous soyons pauvres à présent, très pauvres, monsieur, et par ma faute... Mais c'est une histoire qui ne vous intéresse pas, chacun a ses peines et doit les garder.

— Monsieur, interrompit Georges, qui craignait le caractère expansif de son père, reprenez Catiche et enfermez-la, jusqu'à ce que vous soyez loin du Hâvre, car les bêtes ont souvent plus d'instinct que les hommes : elles ne se trompent jamais sur ceux qui les aiment et leur font du bien. Catiche sait le chemin de la maison, elle y reviendrait encore, et cela ferait beaucoup de mal à mon pauvre père; pour faire le sacrifice d'une chose que l'on aime, on n'a pas deux fois le même courage.

Le jeune homme s'était assis et regardait avec intérêt cette famille et cette pauvre demeure. Le petit garçon jouait entre ses jambes avec une élégante badine ; et Louise, debout auprès du bâton de la perruche, semblait, par sa tristesse et son silence, vouloir demander grâce à ce nouveau venu, à

qui l'on recommandait d'enfermer Catiche.

— Monsieur, reprit Gobert en se tournant vers l'étranger pour ne plus voir Catiche, mon fils a raison ; il est des sacrifices qu'on ne peut faire deux fois, et la preuve, c'est que si j'avais encore tout votre argent....

— Mon père, s'écria Georges, ce qui est fait est fait ; on ne revient pas sur un marché, vous le savez bien ; sans monsieur, ma mère n'aurait ni messes, ni tombe ; pensez à cela, mon père, cela vous rendra moins malheureux. Songez aussi que les grandes peines, lorsqu'elles sont passées, doivent donner le courage de supporter les petites peines qui restent ! Allons, Catiche, laissez mon père ; pourquoi volez-vous sur son bras? Ne voyez-vous pas que vous feriez mieux d'aller à monsieur ; vous lui appartenez, vous devez

être docile et caressante pour lui ; il vous a payée assez cher pour cela.

— Va-t-en, Catiche ! va-t-en ! — Reprenez-la, monsieur, et pardonnez-moi ; je suis un pauvre vieillard, j'ai plus de cœur que de mémoire. Catiche est à vous, bien à vous ; et de plus, vous avez droit à toutes mes bénédictions, car vous m'avez ôté une grande douleur, vous avez donné une tombe à ma femme, et du pain à mes enfans !

Gobert, à ce souvenir qui remuait fortement son cœur, fit un effort sur lui-même ; il imprima un long baiser sur le cou de sa perruche bien-aimée, et la présentant au jeune homme :

— La voici, monsieur, emportez-la ; faites que je ne la revoie plus. Ayez-en grand soin,

et aimez-la un peu; Catiche est comme moi, elle a besoin qu'on l'aime.

Gobert, en achevant ces mots, détourna ses yeux du jeune homme pour cacher qu'il pleurait; mais le jeune homme, souriant avec bonté, n'avança pas sa main pour reprendre l'oiseau, qui s'attachait de toute la force de ses petites pattes à la manche de Gobert.

Georges prit, ou plutôt arracha Catiche, et la remit à l'étranger; celui-ci fit un pas vers Gobert, et lui dit avec cette douce émotion qui accompagne le plaisir de faire une bonne action :

— Gardez votre perruche, mon brave homme; elle est digne d'un palais, mais elle s'y plairait moins qu'ici.

— Dieu du ciel! monsieur, s'écria Gobert,

en repoussant Catiche avec une tendresse mêlée de terreur, vous l'avez achetée, elle est bien à vous ; je ne puis la reprendre !....

— Mais je ne vous demande rien, mon brave homme ; je vous laisse votre perruche et je vous souhaite de meilleurs jours.

— Comment, monsieur ? que dites-vous ? s'écria Gobert en courant après le jeune homme, qui venait de laisser Catiche libre de se percher sur l'épaule de son vieux maître, but où tendaient depuis longtemps ses cris et ses battemens d'ailes, mais c'est donc une aumône que vous me faites, mille francs que vous me donnez, mille francs que je n'ai pas gagnés, et que je ne pourrais peut-être jamais vous rendre. Gardez Catiche, monsieur, gardez-la ; vous la trouvez bien belle, puisque vous l'avez payée mille francs, et que

de mémoire d'homme, jamais perruche n'a valu un tel prix... Gardez-la, monsieur, il ne me reste plus que six cents francs sur votre argent...

— Je ne l'ai pas achetée pour moi, mon brave homme, et je ne pense pas, toute jolie qu'elle soit, qu'elle vaille plus de cent écus.

— Pourquoi donc l'avez-vous payée mille francs? demanda Gobert d'une voix que la surprise et l'inquiétude rendaient de plus en plus tremblante.

— Vous aviez besoin d'argent, monsieur Gobert, reprit l'étranger; vous étiez plongé dans une grande affliction; je suis parvenu à savoir toute votre histoire, et je l'ai répétée à une personne qui passe sa vie à faire du bien. Cette personne m'avait chargé d'acheter votre perruche.

— Mille francs? interrompit Gobert.

— Oui, mille francs.

— Elle est donc bien riche?

— Fort riche; et cependant elle ne l'est pas encore assez pour tout le bien qu'elle fait, pour tout celui qu'elle voudrait faire....

— Et c'est elle qui vous a dit de me remettre Catiche?

— Oui, c'est elle.....

— Catiche n'a donc pas su lui plaire?.... Pauvre petite! je la connais; elle aura été triste, méchante peut-être..... Elle m'aime tant, monsieur!

— Elle a été charmante, reprit le jeune

homme en souriant ; sa tristesse était pleine de douceur et de gentillesse, et, en vous la rendant, je puis vous assurer que la personne dont je vous parle fait un sacrifice.

— Un sacrifice! et dans quel but, monsieur ?

— Parce qu'elle préfère à tout ce qui peut lui plaire une bonne action, et celle qu'elle a faite, en payant votre perruche mille francs, ne lui semble pas complète depuis qu'elle sait que vous n'aviez pas d'autre joie sur cette terre.

— Ah! monsieur, s'écria Gobert en essuyant deux grosses larmes, qui, de ses paupières longtemps gonflées, tombèrent enfin sur ses joues pâles et amaigries ; il est bien vrai, je n'avais que cette joie..... Catiche me

manquait à toute heure, à tout instant, et je ne pouvais y penser sans maudire ma folle passion, mon entêtement..... Puisqu'on vous a conté mon histoire, on a dû vous dire que c'est moi, monsieur, qui suis la cause de la mort de ma pauvre femme et de la ruine de mes pauvres enfans! Oui, c'est moi, monsieur, et je ne mérite pas..... Mais le nom de cette personne, monsieur? Son nom, je vous en prie; que je voie si je dois, si je puis accepter..... Je suis pauvre, c'est vrai, mais je suis fier, et, si je contracte une dette, je veux pouvoir l'acquitter.

— Vous songerez à cela plus tard, mon brave Gobert..... Et le jeune homme, retirant doucement sa main que le vieillard tenait entre les siennes, s'éloigna rapidement.

— Vous ne m'avez pas dit son nom! s'écria

Gobert en courant sur ses pas; le nom de cette personne charitable, pour que je puisse, à force de travail et d'économie, rembourser un jour cette somme qui nous sauve tous de la misère!.... Son nom, monsieur, ou je vous rends Catiche et les six cents francs, qui sont encore là.....

— Cette personne ne sera plus au Hâvre demain.

— Et où la retrouverai-je?

— A Paris, aux Tuileries; vous demanderez S. A. R. Madame la duchesse d'Orléans.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

Des chapitres du premier volume.

Chap. I. — Charles Mandel. 1
II. — Le Jardinier de Saint-Ouen. . . . 135
III. — Le vieux Gobert. 225

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Fontainebleau. — Impr. de E. JACQUIN.